PQ
1184
P36



La Pléiade.

LA COMTESSE DE NOAILLES.
PIERRE CAMO. CHARLES DERENNES.
JOACHIM GASQUET.
XAVIER DE MAGALLON.
FERNAND MAZADE. PAUL VALÉRY.

PARIS.
LIBRAIRIE DE FRANC
F. SANT'ANDREA, L. MARCEROU et Cie.
99, Boulevard Raspail, 99.

MCMXXI.

La Pléiade.

PARIS.
LIBRAIRIE DE FRANCE.
F. SANT'ANDREA ET L. MARCEROU.
99, BOULEVARD RASPAIL, 99.
—
MCMXXI.

1

Il a été tiré 200 exemplaires sur pur fil Lafuma

numérotés 1 à 200

dont 50 hors commerce.

EXEMPLAIRE N°

PQ
1184
P36



Du Rôle positif
et
de l'Avenir de la Poësie

Du Rôle positif
et
de l'Avenir de la Poësie

La Poësie est perfection. En elle le monde trouve ou doit trouver sa raison d'être, les lois ont leur substance et la vie son épanouissement. Les sciences, analytiques, perspicaces, multiples, pressent les vérités de toutes parts. Elles amènent l'homme au bord de la vérité. Cette vérité, l'art seul l'étreint.

C'est dire que la poësie est chose sérieuse. Du moins la concevons-nous telle, nous à qui elle apparaît comme une des modalités de l'espèce, comme la forme la plus haute de la sensibilité de la race. S'il est vrai, comme nous le croyons, que les lois de la syntaxe et du rythme ne sont que le moulage exact du mouvement des idées, il est aussi inhumain de se faire un jouet des mots que des sensations et des idées qu'ils expriment. Bien parler sa langue est déjà une haute morale. C'est soumettre les choses à la vertu traditionnelle de son peuple. Responsabilité redoutable des poëtes ! Un vers mal fait, une vérité, voulons-nous dire, détournée de son sens est un terrible facteur d'erreurs, entraîne

des troubles dans tous les ordres. La poësie en son essence est perfection. En sa réalité, elle est action.

Le grand œuvre de la première Pléiade fût précisément, en assainissant la langue, la matière et la forme du chant, de donner à la poësie en France la conscience de son rôle souverain. Nul plus que Ronsard et ses amis ne fut passionné par les questions de métier, mais nul non plus ne sut mieux, dès qu'il le fallait, plier ce métier aux fins supérieures pour lesquelles ils le créaient. Ces bons ouvriers nourris de Virgile, de Pindare et d'Homère reprirent le cours fécond de l'inspiration créatrice. Plus de symbolisme grammatical ! Plus d'équilibristes verbaux ! Plus de rimes équivoquées ! Quand on écrit le *Discours sur les misères de ce temps,* on est loin de ces amusements d'enfants séniles. On devient la foi lyrique du pays, tous les biens spirituels abondent, on suscite, on crée dans tous les sens jusqu'à ce que votre héritier desséché ne se considère plus que comme un joueur de quilles dans l'Etat.

L'élan donné se prolonge sur quelques cimes encore. En un Racine il éclate dans sa pureté. Et tout tarit d'un coup. C'est le désert, le sable plat du XVIIIe siècle. Avec l'action, la perfection renaît. Aurore radieuse d'André Chénier ! C'est en publiant le *Jeu de Paume* et l'*Hymne sur l'entrée triomphale des Suisses* que l'on ramène les Muses et la jeunesse antique et que l'on médite les vastes frissons cosmiques de l'*Hermès.*

Plus près de nous ce serait une erreur de croire que le flot baissa après la guerre de 1870. Mais l'imagination, au lieu de se répandre, se resserra. Le désir et la certitude de la résurrection animaient, fût-ce à leur insu, tous les cœurs. Dans l'œuvre la moins assujettie ne soupire-t-il pas l'*Ode à Metz ?* Chez les meilleurs, le vers, après avoir voulu s'incorporer la philosophie et l'histoire,

tente de ne plus se nourrir que de sa propre substance, de ne plus briller que de son intime cristal, de ne plus exprimer que l'ombre de la cadence et le parfum de l'expression, d'isoler la poësie, a écrit l'un de nous, de toute autre essence qu'elle-même. Dans cet effort du Symbolisme, l'excès du raffinement aboutit à l'évanescence.

Mais ne nous y trompons pas, chez tous ces hauts esprits tendus vers l'impossible la poësie gardait sa dignité et s'ils montaient un à un les degrés de la tour d'ivoire qui les éloignait des rumeurs de la foule c'était, guidés par un instinct profond, pour allumer à la plus haute cime la flamme directrice. Ils se sentaient toujours les fils de Vigny. La première crise civique éclatant en apporta la preuve. Elle les jeta aussitôt tout armés dans des camps opposés. Ils purent se tromper sur le choix de l'outil et la nature du rythme, sur les conditions et les exigences de leur art. Mais combien leur erreur même nous apparaît noble aujourd'hui, quand nous la comparons aux clowneries variées, aux naïvetés affectées, aux impuissances prétentieuses de nos derniers baladins. Ainsi l'extrême décadence s'efforce de nous ramener, comme l'avait bien prévu Lamartine, à la première enfance. Ronsard revenant se trouverait de nouveau en présence des équivoqueurs qu'il balaya. Avec lui, comme lui, n'est-il pas temps de rendre aux Muses le Bois sacré ?

La guerre est venue, qui, arrachant les poëtes — tous ceux, voulons-nous dire, qui méritent ce nom — aux subtiles recherches d'une pensée repliée sur elle-même et s'y épuisant, les a jetés dans le brutal et héroïque événement ou les a penchés sur lui. La secousse a tout ébranlé. Les lois ont durement fait sentir leur poids irrité à ceux qui les niaient ou les insultaient. La

victoire accourue, elles sont là qui attendent le chant, les images, les vers qui les incarneront. Jamais époque plus belle ne s'offrit aux poëtes, pas même celle de la *Défense et illustration de la langue française,* pas même celle des *Destinées de la Poësie.* Jamais peuple plus frémissant n'attendit d'eux son âme. Quand toutes les autorités ont l'air de vouloir abdiquer une à une, entraîné aux fortes besognes, il respire les idées, la poësie dans l'air. Les poëtes avec lui reconstitueront la cité.

Mais dissipons tout de suite une équivoque possible. Cette harmonie dont la France a besoin, dont nous constatons chez son peuple le goût renaissant, ce n'est pas tant dans la matière de nos poëmes, dans leur sujet, dans leur substance même qu'elle la trouvera que dans leur nécessité organique, dans leur ordre intime accordé, en sa profondeur, à l'ordre universel. Appelons le plus civique le poëme le plus beau. Tout beau poëme étant l'équilibre perçu des éléments qu'il intègre met celui qui l'aime en état de grâce sociale. Comme il y a une vérité poëtique des choses, il y a, pourrait-on dire, une morale poëtique qui en découle. Quand les ouvriers de l'intelligence possèdent bien leur métier, tous les bons compagnons sont bien près de faire le leur.

Nous qui sommes réunis ici l'avons toujours pensé. Nous ne pouvons supporter aucun désordre. Un de nos maîtres a raconté comment le spectacle de l'anarchie publique l'avait conduit de la spéculation pure aux mêlées du forum. Charles Maurras, poëte et grand poëte parmi les plus grands, n'édifie les strophes de la *Bataille de la Marne* ou du *Colloque des Morts* que dans les brûlants loisirs d'une obstinée action. D'autant plus rares et sur eux-mêmes ramassés, ses vers n'en sont que plus denses et plus féconds. Tous ici savons les bienfaits du rythme, y soumettons

notre vie comme nos travaux. C'est notre commune foi. Lyriques, c'est-à-dire positifs, nous n'avons pas attendu la catastrophe pour voir le monde tel qu'il est. Nous en sentions déjà la tragédie inspiratrice, alors que d'autres, ne voulant pas sortir d'eux-mêmes, se perdaient aux brouillards chatoyants de leur égoïsme. Et les meilleurs de ceux-là désespéraient. La flamme de la guerre passant sur leurs âmes devait refaire une eau courante du miroir congelé de leurs méditations.

Et maintenant, fleuve unanime, reflétons ensemble le plus haut destin.

Nous ne savons pas si le genre humain progresse. Mais à coup sûr son expérience s'accroît. Loin de nous la tentation de dire qu'il vieillisse. Adam n'a pas vu l'aurore plus fraîche que nous ne la voyons. Eve n'était pas plus jeune que la femme qui vient de te sourire. Mais elle sait un peu de ce qu'Eve ignorait. Il y a chaque jour une nuance nouvelle dans le regard des choses. Tout est le même, et tout change pourtant. Ce fut un des grands thèmes romantiques que de se lamenter sur la fuite éternelle. Nous y puisons une vigueur. Tant il est vrai que la réalité obéit à nos chants. Cette réalité apparut à notre jeunesse toute nourrie du sanglot de ces grands frères que nous aimions. Elle nous exalte aujourd'hui. Nous-mêmes avons changé. Nous sommes aussi loin de Hugo et de Lamartine qu'eux l'étaient de Corneille et de Ronsard. Nous sommes loin aussi de Verlaine, nous ne disons pas de Baudelaire et de Mallarmé, si certains espaces entr'ouverts par ces mystérieux génies nous attirent toujours, diamantés.

Mais une évidence nous emporte. Il y a un signe sur notre temps : c'est le signe de la victoire. Un siècle qui s'ouvre comme le nôtre est marqué par les Mères pour donner à l'univers une

figure neuve. Victorieuse, c'est notre race qui tient le ciseau en main. A nous de sculpter l'avenir. Nous le pourrons d'autant mieux que nous venons de prendre de nous-mêmes une plus tragique conscience. La victoire est énergie. En elle un ordre aboutit. D'elle un ordre découle. Elle est bien dans l'action cet équilibre dont un poëme est dans l'intelligence l'incarnation la plus précise. Grande erreur de supposer qu'elle pourrait n'être qu'un accident dans la vie des hommes et des peuples. Vivre, c'est vaincre. Et vaincre, c'est se créer, c'est créer. C'est choisir entre l'utopie et la réalité, entre le rêve anarchique de la liberté qui disperse et la discipline féconde de la santé qui perpétue. Vaincre, c'est connaître ses lois pour les mieux dominer en leur obéissant. Toute erreur, tout mensonge sont germes et artisans de défaites. Victoire est vérité ! Or, c'est dans le vers, avons-nous dit, que l'homme étreint avec le plus de certitude la vérité des choses. Il y a une connaissance poëtique des choses, nous avait démontré M. Louis Bertrand dans cette *Renaissance classique* d'où sont sorties tant d'idées, reprises depuis sous tant de formes, — et c'est par cette connaissance, si imparfaite qu'elle soit encore en nous, que nous pourrons délivrer notre peuple du poids matériel des demi-vérités par quoi l'on cherche à fausser ses instincts. Un peuple sans art devient vite un peuple sans âme. L'immense action poëtique de la guerre a mis le nôtre un moment au-dessus de lui-même, en face de son immortalité. A la poësie de le maintenir dans cet état héroïque. Une nation moderne avec tous les éléments réfléchis qui la composent peut mieux que les nations antiques, revenue sur des erreurs et des égarements passagers, recouvrer sa force intime en retrouvant la vérité. C'est précisément ce que notre France est en train d'essayer.

Dans son art, la raison maîtresse d'elle-même, éclairée par la forte histoire qu'elle vient de vivre, retourne comme naturellement aux vérités indestructibles, aux sources un moment voilées mais intarissables de son génie. Jamais, croyons-nous, elle ne fut plus proche d'atteindre cette musique essentielle qui donne aux codes leur âme en les faisant participer à la plus haute noblesse de l'univers. Notre conviction profonde est qu'il n'y a de poësie que de l'universel. Cet universel c'est à lui que frénétiquement les grands romantiques aspiraient à travers leur moi exaspéré. L'homme est à la limite de tous les hommes. Qu'on veuille se dépouiller de soi ou au contraire qu'on s'y enferme jalousement, dès que l'on touche à la substance chantante de l'être c'est le même Adam immortel qui répond. Nous ne voudrions ni nous fuir comme les grands classiques, car nous avons appris combien toute abstraction dessèche ; ni nous enivrer de nous-mêmes comme les romantiques, car ils nous ont appris à quels désordres mène une sensibilité d'autant plus tyrannique qu'on la libère davantage. Il faut se pencher sur soi, mais avec la certitude d'y découvrir tout autrui. Le XIX[e] siècle, qui fut celui de l'antithèse, eut la manie de tout opposer. Nous aspirons à une grande heure conciliatrice ; s'il est vrai que l'énergie redouble dans l'harmonie, nous voudrions pouvoir dire oui à tout. Les temps de la négation sont finis. Par de savantes progressions amener toutes choses à l'existence, tous sentiments à la pensée. L'art est le grand soleil qui fleurit toutes sèves humaines. Il organise, il achève, rend vivant. Il prolonge, il immortalise. Lui qui exalte chaque individu à la conscience de lui-même, c'est lui qui, par une hiérarchie intimement créatrice, lui donne sans le disperser la chaude notion de la famille et de la maison, le sentiment de la nation, l'instinct de l'humanité. Les romantiques

— et ce fut la source de leurs erreurs — voulurent brusquement mettre l'individu en présence de l'infini. Ils brisèrent toutes les gradations. Nous savons bien que Lamartine poussa le viril sanglot de *la Vigne et la Maison*, et qu'à travers toute son œuvre une sorte d'intuition sublime lui fit pressentir tout ce que nous rêvons. Nous savons bien quelle imagination de la patrie anima le jeune comme le vieil Hugo. Il n'en demeure pas moins vrai que le fond de l'œuvre romantique est socialement morne, qu'elle est « sédition de l'individu contre l'espèce ». Combien plus humaine l'églogue de notre Virgile, de ce Mistral qui, autour de son village, sut des blés aux étoiles épanouir nos destinées sans en rien oublier. Il ne conçut rien qu'il ne put immédiatement réaliser en une image positive. Haute moralité du poëte, don de sa vraie création ! Par là notre dernier maître rejoignait le premier. Mistral dans les plaines du Rhône comme Ronsard dans les champs de la Loire n'ont de souci que le bien lyrique des âmes. Cette nature qu'ils chérissaient d'une passion robuste toujours ne leur fut qu'un grand miroir de vérité. Leur intelligence et leur cœur ne se séparaient pas pour l'aimer. Une métaphysique terrienne naissait naturellement de leurs méditations, retrouvant dans la neuve saison de l'esprit qu'ils suscitaient la grande expérience moralisatrice, comme autour d'eux les rustiques travaux ramenaient la moisson et la vendange. Nourri de ces réalités, leur art s'adressant à tous était compris de tous. Ils étaient hauts, ils étaient simples. La voluptueuse recherche où nous avons vu tout à l'heure se tendre l'effort de nos immédiats devanciers détourna la poësie de cette fonction civilisatrice. Croyant mieux pénétrer les champs de plus en plus raréfiés de leur intelligence, ils n'avaient d'ambition que de se distinguer, se

personnaliser. Le romantisme en eux atteignait sa limite aiguë. Ils nous ont remis, et la plupart sans le vouloir peut-être, en présence de l'Homme, en face de cet universel qu'ils fuyaient.

Essayons de ne rien laisser échapper de leurs subtiles conquêtes. Pour embrasser l'entier spectacle, ce qui nous reste à labourer au dedans comme au dehors de nous-mêmes, est-il besoin de rien sacrifier ? Un peuple attend sa voix. Un peuple, disons-nous, et non point le vulgaire. Ce qui travaille, ce qui pense, ce qui combat, ce qui bâtit, comme ce qui est prêt à mourir, voilà ce qui dans une masse d'hommes constitue la nation. Voilà le peuple. Voilà notre vrai auditoire. La poësie n'a pas à descendre pour l'atteindre. C'est à la foule à s'élever vers elle et, en s'en nourrissant, à devenir, à demeurer ce peuple. La poësie est vertu créatrice. Elle est perfectionnement sensible, elle est sélection. Qu'elle reprenne donc sa puissance, sans rien perdre de son raffinement. Si les arts comme les métiers souffrent aujourd'hui, n'est-ce pas de l'absence d'une aristocratie ? Quelle plus belle image de cette élite à susciter que d'accomplis poëmes ? Un poëme est une idée force, et surtout dans cet exquis domaine d'un cœur qui bat pour se perpétuer. Ces frissons, ces appels des désirs et de l'âme, ces désespoirs de l'amour qui voit mourir, ces élans d'une ivresse qui étreint son objet, à s'y complaire l'homme finit par y trouver une perversité. Mais qu'un vaste chant les mêle en lui aux ondulations cosmiques ou à l'extase de ses frères, et voici qu'ils prendront quelque chose de religieux. De l'immense nuit constellée comme d'un regard pensif, des houles de la mer comme de celles de la mort une émotion nous vient, une présence spirituelle que les vers seuls peuvent humaniser. Pathétique lyrisme qui affine nos êtres en les tonifiant ! Lyrisme qui, en nous mêlant au

mystère du monde, en lui nous rapproche les uns des autres, nous l'explique en partie et en nous incarnant sa secrète musique nous rend les familiers de la divinité.

Aussi n'évitera-t-on pas toujours — et pourquoi ? — que née de ce mystère la poësie à son premier contact n'apparaisse mystérieuse. Mais il y a en art deux sortes d'obscurités, celle qui s'impose à ceux-là même qui la craignent, celle que l'impuissant recherche par goût de l'originalité. Est-il besoin de proclamer ici notre détestation de cette dernière ? Mais qu'on y prenne garde. La grande simplicité de la lumière est souvent plus mystérieuse que l'ombre pour un cerveau attentif. Epris avant tout de cette lumière, nous n'admettrons pas aisément le reproche d'obscurité. Il ne suffit pas que l'incompréhension ait l'innocence de s'avouer pour prendre le droit de juger. Pas plus qu'un tableau ou une symphonie, un profond poëme ne peut être construit pour le plaisir d'un coup d'œil. Le poëte pendant des années l'a porté dans sa méditation et on voudrait en jouir en une minute. La poësie, avons-nous essayé de démontrer, est chose sérieuse. Elle n'est pas un jeu, ou du moins elle n'est que jeu de maîtres et d'égaux, jeu de dieux, auraient dit nos pères de l'antique Pléiade. Jeu qui peut paraître extrêmement difficile à qui n'est pas initié à ses règles nécessaires. Un poëme a le droit d'être, d'apparence, difficile. Il ne l'est que pour les esprits vains. Un poëme ne se lit pas comme un journal. Pour le bien aimer il faut retrouver l'atmosphère de recueillement où il a été conçu. Pourquoi l'art, en somme, ne mériterait-il pas l'attention que l'on apporte à la science ? Il est au moins aussi utile dans l'évolution d'une race. Certes, les singularités voulues, l'ombre à tout préférée nous font horreur. Mais une eau profonde ne peut être transparente

jusqu'au fond. Trop de clarté en certains cas peut devenir défaut. Il est une clarté qui stérilise.

Mais à tout prendre même cette sorte de clarté-là nous paraît moins nuisible que cette manie du nouveau pour le nouveau qui infestait au début du siècle la plupart de nos jouvenceaux. Cette hallucination de l'imprévu est le signe habituel du fléchissement des esprits et, à y bien regarder, de leur paresse foncière. Cet attrait du faux-semblant apparaît, à toutes les décadences. Et parfois même l'œuvre des plus grands, lorsqu'ils chantent au penchant d'une époque, peut être viciée par cet appétit du nouveau à tout prix qui les détourne de la vraie matière, inépuisable, de leur métier. Nous n'en voulons qu'un magnifique exemple : Baudelaire, si grand, mais combien plus grand encore si, Dante incomplet, par frénésie du rare il ne se fut pas enfoncé et complu dans son seul enfer.

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques....

Non ! sur d'éternels sujets, et comme malgré nous, faisons des vers nouveaux. Quelques grands lieux communs, l'amour, la mort, la patrie, la nature, et qu'on pourrait au fond réduire en un seul, la destinée de l'homme, ont fait et feront toujours la seule substance de tout lyrisme. A la manière d'aborder et de traiter, sans violenter les formes traditionnelles, l'inéluctable problème et, tout en sachant bien qu'il doit demeurer sans réponse, à la façon de croire fugitivement le résoudre en un sanglot de douleur ou de joie le poëte se révèle. Nous savons bien qu'une en son essence la beauté revêt des expressions diverses. Chaque époque a la sienne. Mais chaque époque aussi, l'histoire nous le montre, ne trouve la sienne qu'en cherchant ce qu'elle croit l'immuable. Suivre la mode

c'est passer avec elle. Les vrais vers ont en eux quelque chose de pérennel. En leur plus beau présent ils sont de l'avenir comme ils sont du passé. Aussi ririons-nous volontiers de ceux qui

Trouvent tous les vers bons pourvu qu'ils soient nouveaux.

Nouveaux, tous beaux vers le sont évidemment, s'il est vrai qu'un des éléments de l'inspiration réside dans la combinaison toujours imprévue que fait de la nature et de l'art l'imagination du poëte. La passion de la nouveauté pour elle-même comporte quelque chose de fou, quelque chose de flétri déjà, en ce qu'elle postule la disparition de lois hors desquelles il n'y a pas d'ordre, c'est-à-dire pas de vie. Elle désire l'impossible, c'est-à-dire l'absurde, c'est-à-dire l'horrible, l'informulable : le laid. Impuissance vainement agitée devant les matériaux à vivifier, elle songe d'un autre univers où sa faiblesse serait force. C'est dans le nôtre, c'est sur lui qu'il faut agir. Les forêts sont belles. Nous ne rêvons pas de poëmes les racines en l'air. Être soi importe seul. Mais le rare et le difficile est d'être soi, si par contre la moindre contorsion en apporte aux faibles aisément l'illusion. Si je suis moi-même, même à ce que je copie, et comme sans le vouloir, je donnerai mon accent. Être vrai, voilà la nécessité de l'heure, voilà la nécessité éternelle. C'est le salut du monde, et d'abord de notre art.

L'humaine vérité ! L'atteindre dans l'élan de sa race, la prolonger dans son sang, dans son chant, la rayonner dans un poëme, — ivresse du créateur. Liberté dans l'ordre, diversité dans l'unité. Sept poëtes sont réunis ici, leur foi, leur conviction est la même. Rien de plus divers et, si nous l'osions, nous dirions de plus opposé que leur œuvre. Ils n'ont au fond qu'un unique souci, dire la chose humaine en clair-parler de France. Si l'une, de ses mains

entre toutes amoureuses, comme un beau fruit exprime l'univers, un autre ne s'efforce-t-il pas de pénétrer plus avant la sibylline lumière, l'éther spirituel ? Quand celui-ci va jusque chez les morts éveiller les fantômes d'une jeunesse aimante, ceux-là cherchent à modeler sur d'immortelles formes des vases d'un galbe pur avant d'y verser leurs sentiments brûlants, d'autres voudraient faire porter au rythme volant le fer de la pensée. Les inventions rythmiques les préoccupent tous. On en a vu plus d'un prendre avec le vers de Racine et de Chénier des licences que Ronsard n'eût pas admises. Mais ces libertés n'en ont amené aucun à croire que ce qu'on appelle aujourd'hui le vers libre soit un vers. Quelqu'un que, si l'impérieuse nécessité d'un chiffre fatidique ne nous l'eût interdit, nous eussions désiré de compter parmi nous, Raymond de la Tailhède a dit avec une précision magnifique : « D'admirables cris de douleur et de joie ne passeront jamais d'un cœur à un autre grâce au talisman de la poësie que s'ils y sont portés par un rythme. Je dis : un rythme dont le mouvement, dont la mesure, dont la cadence participe de l'harmonie universelle, rentrant en cela dans la loi générale des nombres, et non un rythme particulier provenant d'une manière de scander personnelle à l'auteur et dont l'harmonie n'est saisie que par son oreille. Autant de poëtes, autant de vers différents, malgré l'emploi d'un mètre identique. Cela suffit à mon sens non seulement à consacrer la prééminence du vers régulier, mais encore à témoigner qu'aucun autre système rythmé ne peut lui être substitué. » L'auteur de la *Métamorphose des Fontaines* et des grandes invocations à Sion et à l'Amour a prouvé lui-même de quelle amplitude inattendue pouvaient résonner sous des mains savantes les cordes de l'alexandrin. Et si pour prendre un cas typique tout en défendant un d'entre nous contre une accusation

dont le moins que nous puissions dire est qu'elle nous apparaît risible, avouons que si, dans les *Hymnes* que l'on sait, fut faite une des tentatives les plus hardies de la prosodie française, il est absurde à son sujet de parler de vers libres. Un simple coup d'œil sur l'architectonique de l'œuvre suffit à montrer que le dernier *Hymne* du volume correspond au premier, est, pour ainsi dire, moulé sur lui vers à vers, presque mot à mot, et que la même loi organique courbe chacun des autres au même mouvement, à la même volonté plastique. Plutôt que de briser des lois, nous nous efforçons d'en trouver de nouvelles. Chaque loi est le signe d'une vérité, d'une beauté conquise. Elle est un nouvel accord découvert. Il lui faut un vers battant pour vivre, un poëme pour durer.

La vérité poëtique de l'heure que la France, que le monde sont en train de vivre, les poëtes ici groupés la cherchent. Ils ont déjà une certitude. Cette vérité, c'est la victoire qui l'apporte. La grande *Ode à la Bataille de la Marne*, de Charles Maurras, haute colonne d'or sonore qu'ils eussent voulu dresser au seuil de ce volume, lorsqu'elle sera achevée en sera l'historique autel où l'on verra avec le plus d'évidence cette splendeur descendre. Elle est, cette victoire, à leurs yeux, tout leur temps. En elle tout agit, tout se meut, tout naît. De ce qui veut l'ignorer ou la réprouve rien ne vivra.

Qu'elle soit dans l'Europe renaissante la respiration de notre art.

La Comtesse de Noailles

Paroles dans la Nuit

Le soir est un lac pâle ; un floconneux nuage,
Tendre comme un œillet, fleurit le bleu du ciel.
C'est l'heure inexprimable où le bonheur voyage,
Invisible, certain, obstiné, sensuel.
Il n'est de ciel vivant qu'alentour des visages :
Aimons. Laisse mon front rêver sur tes genoux.
Bientôt ces soirs si beaux ne seront plus pour nous.
L'on n'y pense jamais, mais la jeunesse passe,
Et puis le temps aussi, et c'est enfin la mort.
Reste, ne bouge pas. Que rien ne se défasse
De tes yeux sur les miens, de tes doigts que je mords,
De tout ce qui nous fait si serrés dans l'espace,
Allégés de souhaits, de crainte et de remords,
Et conformes, enfin, aux éternelles choses
Où tout penche, s'apaise et humblement repose.
Il n'est que de mourir pour échapper au temps,
Et je suis morte en toi. A peine si j'entends,

Dans les confus soupirs de la nuit cristalline,
Le bruit léger d'un train faufiler la colline...

Mais mon cœur que l'amour avait exténué,
Hélas ! sent rebondir sa guerrière cuirasse.
Le vent de l'infini sur mon front s'est rué,
Il n'est jamais bien long le temps qui me harasse !
Est-ce qu'un jour mon cœur pourra n'espérer plus ?
J'ai toujours attiré tout ce que j'ai voulu.
Vivre, aimer, endurer, c'est toujours l'espérance :
Si je ne t'aimais pas du fond de ma souffrance,
Je pourrais, mon amour, croire espérer encor
Un autre triste amant dans un autre décor.
Tu comprends, n'est-ce pas, ce que ces mots expriment,
Puisque l'amour permet que l'on rêve tout haut ?
Ne te tourmente pas, mon âme est un abîme
De fidélité triste, immense et sans défaut.
Je suis le haut cyprès, debout sur la pelouse,
Dont la branche remue au pas du rossignol,
Mais qui reste immobile et qui bénit le sol.
Tu rirais de savoir combien je suis jalouse
Dès qu'un de tes regards semble fixer au loin
Je ne sais quel espoir, par quoi tu sembles moins
Exiger ma prodigue et turbulente offrande.
Mais je t'écoute vivre, et ta faiblesse est grande
Si je compare à toi mon cœur retentissant.

Comprends-moi, l'univers, pensif ou bondissant,
Avec sa grande ardeur céleste et souterraine,
Est toujours de moitié dans mes jeux et mes peines.
Ce conciliabule ébloui où je vis
Avec l'ombre agitée et les matins ravis
M'a donné mon orgueil rêveur et solitaire.
— Rien n'a jailli plus haut du centre de la terre ! —
Et parfois, retournant sur toi mes bras chargés
De ce fardeau divin, invisible, léger,
Je te parais, dardant mes yeux mystérieux,
Un monstre lapidant un homme avec les cieux !
Tu ne peux déchiffrer cette énigme qui songe.
Et pourtant, mon esprit, sans masque et sans mensonge,
N'aime que toi, ne veut, ne peut aimer que toi,
Et c'est ce qui me rend souvent chétive et triste ;
Il est beau qu'un amour obstinément persiste
Et qu'il soit comme un ciel d'automne, lisse et coi,
Et qu'il connaisse aussi les misérables transes
Que même un sûr désir traîne encore après soi.
Mais quoi ! Ne plus goûter la subite présence
D'un bonheur vague encor, d'un brumeux paradis,
Ne plus rêver, d'un cœur craintif qui s'enhardit,
A quelque inconcevable et neuve complaisance...
Hélas ! N'écoute pas tous ces mots que je dis,
    Mais j'avais tant aimé l'espérance !

Je suis dans l'herbe chaude et fine

Je suis dans l'herbe chaude et fine,
Un rosier blanc sur le ciel bleu
Est clair, suave et lumineux
Comme un matin à Salamine !

— Je suis sur le gazon léger ;
Les palpitations du monde
Font entrer dans leur douce ronde
L'odeur des fleurs d'un oranger.

Je ne sais ce que j'aime, j'aime.
Le lac est en argent tiédi,
Voici venir le beau midi,
C'est un moment d'azur suprême ;

Un cèdre noir boit la clarté
Et la répand sur mon visage.
Glissez sur moi, paisible, sage,
O mon voluptueux été !

Hélas, lorsque mes yeux caressent
Le limpide et pâle horizon,
Je rêve d'une autre maison,
D'une autre ardeur, d'une autre ivresse !

O pré dilaté de chaleur,
O matin sucré de framboises,
Que vos tendres réseaux se croisent
Sur l'abondance de mon cœur !

Mais quel enclos et quelle étreinte
Comprimeraient mon vif élan ?
— Le ciel bleu près du rosier blanc
Est beau comme l'air dans Corinthe...

— Reprenez la route de l'eau,
Des infinis et du mystère,
O mon âme que rien n'enserre,
O cœur qui ne veut pas d'anneau !

Il fera longtemps clair ce soir

Il fera longtemps clair ce soir, les jours allongent,
La rumeur du jour vif se disperse et s'enfuit,
Et les arbres, surpris de ne pas voir la nuit,
Demeurent éveillés dans le soir blanc, et songent...

Les marronniers, sur l'air plein d'or et de lourdeur,
Répandent leurs parfums et semblent les étendre ;
On n'ose pas marcher ni remuer l'air tendre
De peur de déranger le sommeil des odeurs.

De lointains roulements arrivent de la ville...
La poussière, qu'un peu de brise soulevait,
Quittant l'arbre mouvant et las qu'elle revêt,
Redescend doucement sur les chemins tranquilles.

Nous avons tous les jours l'habitude de voir
Cette route si simple et si souvent suivie,
Et pourtant quelque chose est changé dans la vie :
Nous n'aurons plus jamais notre âme de ce soir...

Le Baiser

Couples fervents et doux, ô troupe printanière !
Aimez au gré des jours ;
— Tout, l'ombre, la chanson, le parfum, la lumière,
Noue et dénoue l'amour.

Epuisez, cependant que vous êtes fidèles,
La chaude déraison,
Vous ne garderez pas vos amours éternelles
Jusqu'à l'autre saison.

Le vent qui vient mêler ou disjoindre les branches
A de moins brusques bonds
Que le désir qui fait que les êtres se penchent
L'un vers l'autre et s'en vont.

Les frôlements légers des eaux et de la terre,
Les blés qui vont mûrir,
La douleur et la mort sont moins involontaires
Que le choix du désir.

Joyeux, dans les jardins où l'été vert s'étale
Vous passez en riant,
Mais les doigts enlacés, ainsi que des pétales
Iront se défeuillant.

Les yeux dont les regards dansent comme une abeille
Et tissent des rayons,
Ne se transmettront plus, d'une ferveur pareille,
Le miel et l'aiguillon.

Les cœurs ne prendront plus, comme deux tourterelles,
L'harmonieux essor,
Vos âmes, âprement, vont s'apaiser entre elles,
C'est l'amour et la mort...

Le Printemps Eternel

Un vent hardi, tout neuf, qu'on ne vit pas hier,
Est né du dernier froid de l'hiver qui décline,
Le soir plus clair s'attarde un peu sur la colline,
Il semble qu'on accorde activement dans l'air

Un orchestre secret qui s'essaye et qui vibre ;
On ne sait pas où sont tous ces musiciens
Qui soudain, sous le ciel plus étendu, plus libre,
Excitent le réveil des printemps anciens.

Le branchage est partout pointu, prêt à se fendre,
On sent l'effort naissant des bourgeons secs encor.
Il semble qu'on entende un vague son de cor,
Mais amolli, rêveur, qu'on peut à peine entendre.

Quel est donc ce complot qui se prépare, et doit
Triompher promptement, tant l'allégresse est sûre,
Et quel est ce dieu vif, affairé, dont les doigts
Font dans la sombre écorce une tiède cassure !

— Sur le bord d'un chemin, un chevreuil fait le guet :
Son visage de grand papillon brun surveille
La préparation du printemps. Ses oreilles
Ont l'ample enroulement des feuilles du muguet. —

Quelle est cette subite, invisible présence
Par quoi tout l'univers est de bonheur atteint,
Qui fait gonfler le sol, qui promet l'espérance,
Par qui le ciel rêveur est enfin moins lointain ?

Oui, ce ciel délicat, qui songe et semble grave,
Tant il doit commander un ordre universel,
Semble dire à chacun : « Je m'approche, sois brave,
« Ecoute mon auguste et dangereux appel.

« Oui, je descends sur toi, sur les bêtes, les plantes,
« J'exige ton accueil, je m'empare de vous,
« O monde ! Le chaos, comme une eau molle et lente
« Se retirait devant mes bondissants genoux !

« Je suis le dieu qui vaque aux choses éternelles,
« Le Printemps inlassable, et chaque fois plus doux,
« Car jamais le plaisir humain ne se rappelle
« Mon fringant tambourin et mes chantants remous ;

« Je suis ce qu'on ne peut évoquer, tant ma grâce
« Est faite d'un secret que je porte avec moi.
« Je suis ce qui étonne et l'inquiet espace
« S'emplit en frémissant du parfum de mes mois !

« Je suis, par mon habile et perfide mélange
« De mystique langueur et de désir formel,
« Le moment où la terre et les être échangent
« Le plaisir d'être fort, l'espoir d'être éternel !

« Lorsque tout t'apparaît décrépitude et cendre
« Je suis celui qui dit : « Non, tu ne mourras point,
« Ce que le temps abat ma main vient le reprendre,
« Si loin que va la Mort je vais toujours plus loin !

« Non, vous ne mourrez pas, âme et corps pleins de sève !
« C'est moi le fossoyeur, moi l'ami des charniers,
« Moi le terreux Printemps, qui baise et qui soulève
« Les os les plus obscurs et les plus dédaignés !

« Je répands tous les morts dans mon immense geste
« Qui couvre tout à coup l'univers de plaisir !
« Les glauques océans, les rafales agrestes
« Balancent la durée éparse du désir... »

Voilà ce que proclame, en ce soir clair et tiède,
Le doux vent qui contient l'Éros aux pieds divins.
— Qu'il soit béni, le dieu ancestral et sans fin
Qui nous suit pas à pas et revient à notre aide,
Car, si ce n'est la mort, est-il d'autre remède
O race des humains ! à vos maux incessants,
Que ce fougueux oubli que verse dans le sang
L'incontestable Amour, à qui toute âme cède ?...

Les Biches

Biches qui rôdez dans le bois,
Calmes, perplexes, attentives,
Et qui, dans l'instant ou j'arrive,
Vous dissipez autour de moi

Lentement, mollement, chacune,
En cercle autour de mon regard,
Comme un nuage au ciel du soir
Se défait autour de la lune,

Que j'aime vos airs vaporeux,
Et ces grands flocons de silence
Qui tombent avec nonchalance
De vos pas prudents et peureux !

Douces, et pourtant infidèles,
Vous fuyez en tressant vos pieds,
Avec des regards effrayés,
Comme un oiseau avec ses ailes !

Tendres animaux clandestins
Vêtus de bure, Couventines,
Qui frémissez dans le matin
Comme des cloches en sourdine,

Dans cette suave saison
J'entends bien vos songes qui volent,
Lorsque les calmes chemins sont
Pleins de sentiments sans paroles !

— O rêveuse Communauté
En oraison dans le feuillage,
Immenses papillons d'été,
Corps qui ne semblez qu'un sillage,

Vos yeux sont de dolents soupirs
Dressés sur la brise amollie ;
Mais puisque la mélancolie
N'est que le voile du désir,

En quel lieu, dans quelles ténèbres,
Le crime enivrant du plaisir
A la fois bachique et funèbre,
Vient-il sur vous s'appesantir ?

Quand glissez-vous, furtives, promptes,
Voraces aussi, vers celui
Dont le cri puissant vous conduit
Par delà l'espoir et la honte ?

— O biches, dont le noble ennui
Dans les bleus matins se promène,
Je songe à ces heures des nuits
Où vous avez une âme humaine…

Les Héros

La tristesse du soir autour de moi s'amasse,
Le monde est un étroit enclos,
Mais je quitte le sol, je monte dans l'espace,
Et je parle avec les héros !

Tous les fronts, tous les chants, tous les cris magnanimes
Font dans l'air un vivant décor,
Des sites plus brûlants, des rives plus sublimes
Que les nuits de la Corne d'Or !...

Que d'autres cherchent l'air des bois, de la montagne
Et la brise des Océans,
Je m'enfonce dans l'ombre où nul ne m'accompagne,
Je respire chez les géants !

Je vois luire leurs yeux, leur frémissant visage,
La place ardente de leur cœur,
L'un a le luth, l'autre a la tempête et l'orage,
L'autre le sang et la sueur.

Ah ! laissez-moi partir, laissez que je rejoigne
Ce cortège chantant, divin,
Que je sois la timide et rêveuse compagne
Qui porte le sel et le vin.

Laissez que j'aille auprès de ceux dont l'existence
Répandait des rayons pourprés,
Et qui sont dans la mort entrés avec aisance
Et comme des danseurs sacrés !

Combien de fois, n'ayant plus la force de vivre,
Ai-je soudain souri, bondi,
Pour avoir entendu les trompettes de cuivre
Des adolescents de Lodi !

Combien de fois, pendant ma dure promenade,
Mon cœur, quand vous vous fatiguiez,
Ai-je évoqué pour vous, dans la claire Troade;
Achille sous un haut figuier !

— J'ai pour héros tous ceux que le génie égare,
Amants du rêve et du désir,
Et l'enfant de treize ans mourant dans la bagarre
Et riant de ce grand plaisir !

Tous ceux qui recherchant d'ineffables conquêtes
Hélaient des royaumes sans bords,
Et qui, joyeux, montant dans votre char, Tempête,
Mettaient des ailes à leurs corps !

Tous les plus enivrés, tous les plus fous d'eux-mêmes
Avec mes yeux se sont croisés.
Je crois les voir, au fond des jours d'été suprêmes,
Où l'azur semble pavoisé !

D'un mouvement puissant, naturel, frénétique,
Je marche les regards levés,
Pour suivre dans les flots de la nue héroïque
La trace de leurs pieds ailés.

Ah ! quel tumulte ardent, quelle immense nouvelle,
Quel suave frémissement,
Quand soudain l'un de vous à mon cœur se révèle
Et me parle plus fortement !

Dans la vie où je vais l'âme toujours pâmée,
Le cœur enivré, sombre et doux,
Je n'ai d'autre besogne, intrépide, enflammée,
Que d'être amoureuse de vous !

Vous êtes mes vaisseaux, mes rives, mes grands arbres,
Mon soleil, mon ardent matin,
Qu'ai-je besoin d'amis, j'ai les hommes de marbre
Qui se penchent sur mon destin !

— Hélas, je ne crois pas à notre âme immortelle,
Mais j'ai pour profond paradis
Les feux que votre vie a laissés derrière elle,
Et les mots que vous avez dits !

Chétive, mais brisant ma paix et ma demeure,
Cherchant ce qu'on ne peut saisir,
Je fus pareille à vous qui précipitiez l'heure
Et qui n'aimiez que l'avenir !

J'ai vécu débordant de songes, la musique
Par qui la terre touche aux cieux,
Parfois semblait courir dans mon sang nostalgique
Et semblait jaillir de mes yeux.

Tout l'azur, chaque jour tombé dans ma poitrine,
S'élançait en gestes sans fin,
Comme on voit s'élever deux gerbes d'eau marine
Du souffle enivré des dauphins !

Je viens, portant sur moi la douce odeur des mondes
Et tenant les fleurs de l'été,
Accueillez-moi ce soir dans l'ombre où se confondent
L'héroïsme et la volupté !

Les Bords de la Marne

La Marne, lente et molle, en glissant accompagne
Un paysage ouvert, éventé, spacieux.
On voit dans l'herbe éclore, ainsi qu'un astre aux cieux,
Les villages légers et dormants de Champagne.

La Nature a repris son rêve négligent.
Attaché à la herse un blanc cheval travaille.
Les vignobles jaspés ont des teintes d'écaille
A travers quoi l'on voit rôder de vieilles gens.

Un automnal buisson porte encor quelques roses ;
Une chèvre s'enlace au roncier qu'elle mord.
Les raisins sont cueillis, le coteau se repose,
Rien ne témoigne plus d'un surhumain effort
Qu'un tertre soulevé par la forme d'un corps.

— Dans ce sol, sans éclat et sans écho, s'incarnent
Les héros qui, rompus de fatigue et de faim,
Connaissant que jamais ils ne sauront la fin
De l'épique bataille à laquelle ils s'acharnent,
Ont livré hardiment les combats de la Marne.

La terre les recouvre. On ne sait pas leur nom.
Ils ont l'herbe et le vent avec lesquels ils causent.
Nous songeons.
Par delà les vallons et les monts
On entend le bruit sourd et pâmé du canon
S'écrouler dans l'éther entre deux longues pauses.
Et puis le soir descend. Le fleuve au grand renom,
A jamais ignorant de son apothéose,
S'emplit de la langueur du crépuscule, et dort.

Je regarde, les yeux hébétés par le sort,
La gloire indélébile et calme qu'ont les choses
Alors que les hommes sont morts...

Le Poëme de l'Ile-de-France

Sous les arbres feuillus qu'un peu de vent agite,
Le petit jour éclôt, dans le sable vermeil,
Comme un lièvre inquiet glisse hors de son gîte,
Peureux, le cœur timide et les yeux en éveil.

La pelouse est soudain comme une longue joie,
Comme un brûlant miroir et comme un vert étang
Où l'ombre des tilleuls se renverse et se noie,
Où le vol de la pie et du ramier s'étend.

Les labours ont le ton fané des roses sèches
Et font briller au loin leur océan moelleux.
Le soleil du matin monte au ciel, se dépêche ;
On voit glisser dans l'air un petit faucon bleu.

Sous le poids des frelons tout l'herbage remue,
Je suis là, j'ai sur moi l'herbe des prés stridents :
Caresse de verdure au bord de l'âme émue,
Plaisir qui naît aux pieds et qui va jusqu'aux dents !

Je ne pourrai jamais dire de quel bien-être,
De quel parfum plus fort que le pollen des lis,
De quelle juvénile extase me pénètre
Un matin qui bleuit les coteaux de Senlis !

On croit que l'on va voir l'ombre de La Fontaine
Dans les chemins plaisants marcher près de Perrault,
Tant le jour a de grâce amortie et lointaine
Sous le ciel si léger, si sensible et si haut.

L'étendue est joyeuse, est enfantine et nette,
Comme dut être au bord des parterres fleuris
La robe en pékin bleu de Marie-Antoinette,
Alors qu'elle n'était que dauphine à Paris.

Les tilleuls sont en fleurs, l'abeille se balance,
Et soudain, dans la paix de cet été lassé,
Un lourd faisan s'envole et fait dans le silence
Le bruit d'un oiseau froid sur un étang glacé.

Tout est ordre, harmonie, heureuse jouissance,
Tout est dispos, exact, indolent et béni,
Il semble que le cœur de mon Ile-de-France
Soit soumis à la loi qui régit l'infini ;

O suave bonheur d'un azur qui se lève,
Où des bouquets de bois si doucement sont peints
Que l'on ne pourrait pas, sans déranger le rêve,
Courber ou remuer la branche d'un sapin.

Ni les reines de France au jardin de Versailles,
Ni Ronsard qui naquit dans le vert Vendômois,
N'ont de ce doux pays dont mon âme tressaille
Si bien vu les secrets et tant joui que moi !

Mieux que la voix d'Yseult et de Sheherazade,
Mieux que les pourpres chants du brûlant Sâadi,
Tu me plais, clair rosier près de la balustrade,
Où viennent s'assembler les guêpes de midi.

Grande allée ondoyant comme une blonde Loire,
Comme vous m'emplissez de sagesse et de feu,
A l'heure où les vapeurs montent comme une gloire
Des rives de la Seine et de l'Oise au cœur bleu !

Ah ! si j'ai quelquefois désiré voir la Perse,
Si Venise me fut le dieu que je rêvais,
De quel autre bonheur plus tendre me transperce
La douceur d'un beau soir qui descend sur Beauvais.

Bien plus que pour Bagdad, dont le nom seul étonne,
Que pour Constantinople, ineffable Houri,
Je m'émeus quand je vois dans un matin d'automne
Le clocher de Corbeil ou de Château-Thierry !

De quel vivant éclat dans ma mémoire brille
Tel doux hôtel de ville et tel archevêché,
Tel énorme cadran avec sa vieille aiguille,
Tel ancien collège avec son toit penché.

— Ombrage des pommiers parfumant les campagnes,
Routes où vient jouer et rire le vent clair,
Où Corneille enflammé construisait ses Espagnes,
Où Racine passait en composant *Esther !*

Paysages d'ardeur et de grâce latine,
Petit bourg où Jean-Jacque un soir s'est arrêté,
Terrasse où s'accoudait ce Fabre d'Eglantine
Si jeune et si charmant avec son nom d'été ;

Jardins de buis taillés où l'on voyait Voltaire,
Courbé, chétif, léger sous un habit marron,
Promener dans sa joie ardente et salutaire
La *Princesse de Babylone* et le *Huron*.

Villes de monarchie ou de quatre-vingt-treize,
Couvent des Augustins, club des Vieux-Cordeliers,
Je ne choisirai pas dans la splendeur française,
Et je veux, mon pays, tout ce que vous vouliez :

Les parcs luisants de marbre et de jeux d'eau sans nombre,
Les temples de Musique où l'on venait languir,
Le clair Palais-Royal où des promeneurs sombres
Ont mis sur leurs habits : « Vivre libre ou mourir. »

O clartés des Feuillants, beauté du jeu de Paume,
Immense rêverie au centre du danger,
Et là-bas le touchant, le délicat fantôme
D'une bergère auprès de son tiède oranger !

— Petite aristocrate en des guirlandes rondes,
Pleurant de passion sur des chants de Lulli,
Les roses de vos mains ont parfumé le monde,
L'azur ne semble pas plus doux que votre lit.

Vos tendres bras serrés dans un étroit corsage,
Les yeux plus innocents qu'un candide ruisseau,
Vous jouiez pour le roi *Le Devin de Village,*
Et vous pleuriez d'amour quand vous voyiez Rousseau.

Vous n'aviez pas de cœur, et pourtant vos doux rêves
Flottaient sur les hameaux, les sources, les moutons ;
Pauvres pâtres heureux, comme votre heure est brève,
Des hommes vont venir, c'est Vergniaud, c'est Danton.

O fougues ! ô colère ! ô délire ! ô jeunesse !
O tumulte semblable aux forces de l'amour !
Palais où l'on meurtrit, cachots où l'on caresse,
Clameurs dans l'air léger montant comme une tour !

Graves, leurs longs cheveux collés près du visage,
Debout sur une table au milieu des jardins,
Dans les soirs de juin qu'ils semblent fous et sages,
Les sensibles, les chauds, les charmants Girondins !

Premiers éclairs du lourd et du terrible orage,
Que vous aviez d'éclat dans le ciel encor beau :
Tant de rêve, d'espoir, de souhaits, de courage,
La voix de Desmoulins, la voix de Mirabeau !

O tremblement divin de la terre enflammée,
Secousse qui de France a gagné l'Univers.
Sur les pavés tintants, pas de la jeune armée,
Auprès de cette auberge et de cet ormeau vert.

O petites lueurs derrière les fenêtres,
Dans les douces maisons d'un village endormi,
Où soudain, comme un bruit de tonnerre, pénètrent
Les canons bienheureux des vainqueurs de Valmy...

Et maintenant, voici que ton azur s'écarte,
Ile-de-France en fleur, rosier vert et vermeil,
Pour laisser s'en aller le jeune Bonaparte
Vers son brûlant destin de foudre et de soleil.

Ah ! comme il est petit, comme il est mince et pâle,
Comme il est anxieux, tandis que, follement,
Joséphine, en lin clair sous son collier d'opales,
Le voyant si chétif rit qu'il soit son amant !

— Ces grands midis éteints avant que je ne vinsse,
Je les goûte aujourd'hui, riche d'un lourd plaisir,
Sur le cœur apaisé de ma belle province
Où l'azur semble un front plein de haut souvenir.

Et comme Véronique a déplié son voile
Pour recevoir Dieu blessé d'ombre et de sang,
Je vous accueille en moi jusqu'aux profondes moelles,
O Face sans douceur de mon Passé puissant !

Pierre Camo

Ode à Aristide Maillol

On doute, au bord de ce rivage,
Si les Déesses et les Dieux
Ont pu du Temps injurieux
Essuyer jamais un outrage.

Une bienfaisante influence,
Tempérant tous les éléments,
Y fait, malgré les changements,
Respirer toujours leur présence.

O Maillol, la belle vallée
D'où tu te plais à voir la mer,
Ne connaît jamais de l'hiver
La sinistre horreur désolée.

Ton vieux mas et tes chênes-lièges
Luisent sous un ciel toujours pur,
Et l'Albère aux pentes d'azur
Ne s'y couvre jamais de neiges.

Je sais une tendre colline,
Sous le clair de lune argenté,
Dont la douceur eût mérité
D'inspirer la Fable divine ;

Sans doute, Diane, amoureuse
D'un autre berger endormi,
Y vint jadis errer parmi
Le silence et la nuit ombreuse.

La claire fontaine qui chante
Sous ce blanc cerisier en fleurs
S'est formée autrefois des pleurs
De quelque Naïade charmante.

L'ombre légère de ce frêne
Et la verdure de ces prés
Semblent n'être là tout exprès
Que pour que Vénus s'y promène.

Dans tes jardins, Pomone et Flore
Ont nourri de soins délicats
Ces poncires et ces muscats,
Et fait ces noirs œillets éclore.

Le son de cette flûte vive
Rappelle aux échos d'alentour
Qu'une Muse fait son séjour
De ce bosquet riche en olive.

Mais c'est toi, Maillol, qui peut-être
Fais le mieux la preuve en ces lieux
De l'intelligence des Dieux,
Grâce à l'art où tu passes maître.

C'est au sein de cette nature
Qu'en son printemps s'épanouit
La fleur pure de ton esprit,
En façonnant la pierre dure.

C'est là, plein de raison et d'âge,
Que tu goûtes la paix du cœur,
Comme un arbre dont la verdeur.
N'a rien à craindre de l'orage.

Que de fois, dans cette retraite,
N'ai-je pas moi-même oublié,
Dans les douceurs de l'amitié,
Les mauvais jours de la tempête !

Que cette ode vive et légère
Se hâte vers toi d'accourir,
Et t'apporte mon souvenir,
Par delà la mer étrangère !

En te l'offrant, je ne propose
A mon cœur que ce qu'il te doit,
Comme autour d'un beau marbre on voit
S'enlacer parfois une rose !

Allegria

Elle habita longtemps une vallée aride,
Près d'une route blanche où le soleil brûlant
Faisait tourner l'ombre d'un liège au tronc sanglant
Devant une maison mélancolique et vide.

Elle partit un jour avec des muletiers
Porteurs de bagues et de capes écarlates,
Vers un pays de fleurs, de fruits et d'aromates,
Et vécut de l'amour des hommes étrangers.

On la voit maintenant à Palma de Majorque
Dans une cour pleine d'eaux vives et d'odeurs,
Avec des perroquets atrocement jaseurs,
Un négrillon, et des bijoux à pendeloques.

Allegria connaît là-bas des jours heureux,
Comme un oiseau chanteur dans une belle cage ;
Elle passe son temps à peindre son visage
En savourant des fruits entre deux amoureux.

Paysage

Le paysage, en sa morne âpreté,
Est animé du charme doux et triste
De quelques fleurs de rose et tendre ciste,
Filles des bois désolés par l'été.

Un chêne-liège énorme et séculaire,
Rouge de sang et le tronc écorcé,
Allonge seul, sur le plateau dressé,
Une ombre maigre et rare sur la terre.

Longeant le lit d'un ravin desséché,
La route court dans la campagne aride,
Où par moments, tinte, en l'azur torride,
Un clocher grêle à l'horizon caché.

Et dans une tartane jaune et verte,
On voit passer, en robe de couleur,
Allegria plus fraîche qu'une fleur,
Qu'emporte au loin un trot de mule alerte.

Angelina

L'azulejo peint de vives couleurs
Orne le seuil de la maison mauresque
Et le mur jaune où court en arabesque
Le bleu dessin d'une glycine en fleurs.

Angelina, vêtue en rose et prune,
La bouche peinte et le regard vainqueur,
Sous sa coiffure aux noirs accroche-cœur,
Vient au balcon montrer sa beauté brune.

C'est l'heure tendre où plus d'un bel ami
Attend discret, à l'ombre d'une arcade,
Une réponse à quelque vive œillade
Et la promesse encor d'être accueilli.

C'est l'heure exquise où rentre la colombe,
Où le jour fuit et fait place au plaisir,
L'heure fatale et lourde de désir
Où la charmante Angelina succombe !

La Belle Dévêtue

Le teint de neige et les cheveux fleuris
De quelque œillet, la belle dévêtue,
Sur le sofa goûte tout étendue,
Le bon repos des chauds après-midis.

Pour mieux parer sa nudité divine,
Son cou charmant s'orne d'un velours noir,
Et reflétée au fond d'un vieux miroir,
Elle apparaît comme une fleur marine.

On voit trembler au vent, sur l'acajou
Du guéridon, près d'un rideau qui bouge,
Dans un grand vase, une pivoine rouge ;
On voit briller la pierre d'un bijou.

Et souriante en son beau châle jaune,
Une négresse aux gestes maladroits,
Pour l'amuser, écorche de ses doigts
Une guitare au rythme monotone.

La Danseuse à la Rose

Aux feux du gaz, la scène et son décor
Offrent à l'œil les perspectives feintes
D'un faux jardin où, parmi les fleurs peintes,
Elle s'avance avec ses bijoux d'or.

Un châle vert brodé de tons orange
S'enroule autour de son sein jeune et nu,
Et sous le fard, son sourire ingénu
Garde on ne sait quelle saveur étrange.

La salle est chaude et lourde d'une odeur
De corps mêlés, de musc et de cigares ;
La voix sonore et grave des guitares
Chante l'amour, la mort et la douleur.

Mais la danseuse, insensible aux atteintes
De l'art factice et du désir naissant,
Tend à la foule une rose de sang
Epanouie entre ses lèvres peintes.

Le Tombeau de Gauguin

Lorsque le Temps aura, belles Tahitiennes,
A tout jamais couché sous les grands arbres bleus
Vos corps de sombre nuit et vos grâces païennes,
Tout ne tombera pas dans le néant ombreux.

De ces visages fins et de ces formes nues,
De ces cheveux fleuris d'un hibiscus pourpré,
Et de ce geste d'amoureuse bienvenue
Que fait la main tenant un fruit vert ou doré,

Il restera le souvenir qui nous enchante,
Par l'effet du dessin et des belles couleurs ;
Vous serez à jamais vivantes, et charmantes
Du charme fruste et nu de vos îles en fleurs !

Vous garderez toujours votre grâce un peu rude,
Acolescent de cuivre aux membres assouplis,
Qui conduisez dans une ombreuse solitude
Un groupe rouge et blanc de chevaux du pays,

Et vous toutes, aussi, figures anonymes,
Petites filles aux colliers de jasmins blancs,
Femmes assises des rivages maritimes
Sous les arbres à pain et sous les flamboyants !

Car le Maître des traits et des belles nuances
Vous immortalisa sous son noble pinceau,
Et vous symbolisez pour nous les jouissances,
Et les enchantements d'un continent nouveau.

Nous qu'ont passionnés le goût des grands voyages,
La volupté des sens et la beauté du corps,
Apportons aujourd'hui nos vers et nos hommages
A l'Artiste couché dans le sein de la Mort.

Il repose dans la douceur océanienne,
Au fond d'un golfe bleu, sous des bois inconnus,
Sans qu'autour de sa tombe autre chose ne vienne
Que le bruit de la mer et le pas des pieds nus.

Jeunes femmes, prenez le voile funéraire,
Les fleurs de pourpre, les fruits d'or, le miel sucré,
Renouvelez pour lui le culte héréditaire,
Et l'offrande suprême, et le rite sacré,

Car il eut au plus haut, chères Voluptueuses,
Aux bords mélodieux du Pacifique austral,
Le goût de vos beautés sombres et somptueuses,
Et l'amour infini de l'archipel natal !

Ode à la Volupté

Femme aux doux attributs de grâce, de jeunesse
Et de frivolité,
Vous êtes dans mon cœur souveraine et maîtresse,
Aimable Volupté !

Tout le charme est en vous des choses passagères,
De l'aurore d'un jour,
Des roses, des baisers de la brise légère,
Et de l'onde qui court.

En vous, tout le plaisir que nous avons à vivre,
Se trouve contenu :
Heureux trois fois celui qui s'applique à vous suivre,
Comme un chemin connu !

Recevez en présent ces colombes de neige,
Cette branche de fruits,
Ce rameau de corail et cette cire vierge,
Et veillez sur mes nuits.

Enveloppez mon corps de fraîcheurs et d'aromes,
Gardez-moi pour jamais
Des troubles corrupteurs où s'agitent les hommes
Et des désirs mauvais.

Montrez-moi comme il faut jouir de toute chose
En artiste savant,
De la saveur d'un fruit, de l'odeur d'une rose,
Et d'un baiser du vent.

Donnez-moi pour chanter la beauté sarrasine
Qui règle mon destin,
Le luth de Salomon et le cœur de Racine
Au langage divin.

Voluptueuse comme fut la Sulamite,
Et tendre comme on voit
La vertueuse Esther ou la noble Monime,
Gardez-la près de moi ;

Nous conduisant par le chemin de la sagesse,
Sans peine et sans effort,
Au terme désiré d'une saine vieillesse
Et d'une bonne mort.

Stances à Marc Lafargue

J'ai respiré longtemps la fleur océanienne
Dans une ville de palais et de tombeaux,
Où s'attestaient encor les souvenirs royaux
Des temps passés de la grandeur imérinienne.

Le charme neuf pour moi du continent lointain,
Et les faveurs de quelques sombres amoureuses
M'ont pu faire oublier, en ces heures heureuses,
Mon Roussillon natal et son climat serein.

Mais aujourd'hui qu'il faut, dans les sables d'Afrique,
Aller vivre en exil sous les soleils brûlants,
Et voir tomber la fleur dernière de mes ans,
Immobile, aux confins du grand désert libyque,

Un amer sentiment m'occupe et me retient,
Et j'ai plus de regrets de ma France latine,
Que Du Bellay privé de sa terre angevine,
Ou qu'Ovide sur le rivage cimmérien.

En vain, j'aurai pour moi les neuf Muses savantes,
Le Dieu de la musique et le Père des vers :
Au point de naviguer sur de nouvelles mers,
La volonté dans ma poitrine est défaillante.

Cependant vous cueillez aux champs de Saint-Simon
Les fruits heureux de votre noble intelligence.
Lafargue, prolongez cette belle existence,
Dont s'honore votre œuvre et s'orne votre nom.

Chantez du même cœur vos bois et vos fontaines,
Votre neige pyrénéenne et vos amours,
Et que votre destin vous retienne toujours
De tenter le hasard des rives incertaines.

Car voici que déjà le vaisseau, loin du port,
M'emporte en l'inconnu des grandes nuits marines,
Et que le vent du large apporte à mes narines
Le souffle du naufrage et l'odeur de la mort !

Les Belles de Majorque

Les pins mélodieux aux rives de Bellver,
Les sombres pins, autour de l'enceinte jaunie
Du château majorquin qui domine la mer,
Composent une vive et suave harmonie.

Au-dessus des rumeurs de la ville et du port,
Des pointes de clocher et des mâts de navire,
Plus haut que la tempête et plus fort que la mort,
Leur voix belle en tous temps reverdit et respire.

Mais il est dans Palma des patios discrets,
Faits d'arceaux élégants et de colonnes roses,
Que parent mieux la vie et les plaisirs secrets
Des belles de Majorque en leur logis encloses.

La lumière et l'azur, dans toutes les saisons,
S'y répandent à flots parmi les galeries,
Faisant pompeusement resplendir les blasons
Sur les murs de faïence et les rampes fleuries.

Les jeunes femmes indolentes, chaque jour,
L'éventail à la main, semblent, toutes parées,
Ne vivre, n'être là que pour parler d'amour
Et pour faire chanter les guitares dorées.

Parfois, hors de la ville, en voiture d'osier,
Elles se font porter, par la route poudreuse,
Vers les grands champs fleuris où le tendre amandier
Étale dans l'azur sa ramure neigeuse.

Le printemps baléare et le jeune soleil
Font déjà s'entr'ouvrir quelque fleur de grenade,
Et toutes les maisons s'ornent d'un fil vermeil
De piments mûrs qu'on fait sécher sur la façade.

Mais la brise embaumée et la voix de la mer
Que l'on entend non loin écumer sur la plage,
Ou quelque couple blanc de colombes dans l'air,
Réveillent en leur cœur l'amour et son mirage.

Je n'ai passé chez vous que comme un étranger,
Ile charmante, et vous, chères Voluptueuses,
Et ce n'est pas pour moi qu'on a vu s'agiter
Au moment du départ, les écharpes joyeuses.

Mais aux bois de Bellver, sous les pins mugissants,
Une part de mon cœur toute vive est restée,
Qui toujours se lamente, au plus fort des accents
De la sombre verdure et de l'onde agitée !

Le Grand Départ

Terre de mon exil, Émyrne montueuse,
Où j'ai pendant longtemps, sous un climat égal,
Respiré la douceur du continent austral,
Et cueilli de mes jours la fleur voluptueuse,

Quel lien invisible et quel charme secret
Vous attachent encore avec tant de puissance
Mon cœur près de se rendre aux délices de France,
Et me font du départ sentir tout le regret ?

Un amer souvenir ramène ma pensée
Au fond de l'herbe vierge et des grands bois ombreux ;
L'appel d'un Dieu perdu sous les feuillages bleus
Arrive jusqu'à moi comme une voix brisée ;

Et mes yeux, destinés aux espaces nouveaux,
Voient mourir pour toujours dans la nuit sidérale
Les constellations sœurs de la Croix australe,
Au sein du ciel désert des sauvages plateaux.

Les dernières odeurs des pommes des jamroses,
Le dernier souffle de la terre et du grand vent,
Me pénètrent d'un charme étrange et décevant,
Et mon dernier beau jour se lève sur les choses.

Je sens que toute ma jeunesse, et que mon cœur,
Mon cœur naguère plein de volupté sereine,
M'abandonnent au seuil du jardin de la Reine,
Où le printemps austral s'éveille dans sa fleur.

O printemps coloré, lianes renaissantes,
Colonnes blanches du palais abandonné,
Et vous, île suave, à qui j'avais donné
Le meilleur de moi-même, ô Nature puissante,

Faites pour moi ce jour de départ et de mort
Si plein de voluptés, d'odeurs et de sourires,
Que la brise du large et le pont du navire
En gardent la saveur jusqu'aux terres du Nord ;

Et que, dans mon esprit battu par les orages,
Se lève, au jour marqué, votre souvenir clair,
Comme l'appel d'un bœuf sauvage sur la mer,
Calme annonciateur des palmes du rivage !

Ode pour la Paix

Lorsque enfin délivrée, ô bienheureuse Astrée,
Tu nous viendras encor,
Après trois ans captive en terre hyperborée,
Annoncer l'Age d'or,

Et qu'avec le printemps, aux plaines catalanes,
Tes bras dispensateurs,
Sur les cerisiers blancs et les tendres platanes
Et les vignes en fleurs,

Laisseront s'incliner la Corne fortunée,
En présage certain
Des beaux fruits à venir, et d'une bonne année
De liquide et de grain,

Que foulant sous tes pas les roses en guirlandes
Et la fleur des genêts,
Tu viendras recueillir les premières offrandes
Des hommes étonnés,

Il fera bon de voir quelque vive fontaine
Par neuf jets ruisselant,
Marquer en nos pays, pour l'histoire lointaine,
Ton retour triomphant,

Et d'y lire les noms gravés entre les pierres,
De ceux de Vallespir
Que, tout chargés encor de dépouilles guerrières,
On verra revenir,

Et de ceux moins heureux que leur force brisée,
Parmi tant de travaux,
Fit couronner trop vite en la nuit élysée,
Des lauriers infernaux !

Maillol, que ton génie et que ta main savante
S'appliquent à servir
L'art de faire revivre en la pierre éloquente
Le divin souvenir !

Que Séverac, instruit aux lois de la musique,
Tienne tout préparé
Pour composer le chœur et la danse rustique,
Avec l'hymne sacré!

Et, la Paix en votre œuvre inaugurant son règne,
Nous rendra tour à tour
L'ombre fraîche des bois où Diane se baigne,
Loin des rayons du jour,

Et la danse, pieds nus, des Nymphes sur la mousse
A la lune de mai,
Et la métamorphose auprès d'une onde douce
De Narcisse embaumé,

Les plaisirs des amants insoucieux, les courses
De chevaux et de chars,
Le chant des rossignols, le murmure des sources,
Et la faveur des arts,

Et la terre en honneur après trois ans inculte,
Mère de beaux troupeaux,
Et le règne des lois justes, avec le culte
Des morts et des tombeaux!

Et sans doute qu'alors, les Dieux me faisant grâce
Et mon sort se changeant,
Sur quelque blanc vaisseau j'aurai franchi l'espace
Et le flot indulgent,

Et qu'unie à la vôtre, ayant la tête ceinte
De fleurs à trois couleurs,
Ma Muse aura gravi de la montagne sainte
Les premières hauteurs,

Pour chanter avec vous, dans la paix glorieuse,
La terre de mes vœux,
Que tant d'eau mugissante et d'écume rieuse
Ont ravie à mes yeux !

Charles Derennes

Perséphone

FRAGMENTS

. . . .

VIII

Mon éternel désir, mon enfant, mon amie,
Par le même chemin je viens vers ta maison,
Effleurant d'un regard la forêt endormie
La molle lune glisse au ras de l'horizon,
La brise jusqu'à moi porte l'odeur des vignes,
Le brouillard monte au bord d'un lac aimé des cygnes,
Des insectes obscurs vibrent dans le gazon.

Lorsque j'avais quinze ans, que ta mère était belle,
C'est là que je rêvais, assis auprès de toi,
De fuir et de cacher notre extase éternelle
Dans un pays lointain où j'aurais été roi.
Jours sans prix ! Il venait, des bois et de la lande,
Avec des chants d'oiseaux des parfums de lavande,
Et tu me souriais, sans bien savoir pourquoi.

Au moment que la nuit, d'une haleine embaumée,
Caressait mes cheveux, je me disais : « Demain
La douceur de la nuit prendra, ma bien-aimée,
Pour venir sur mon front la forme de ta main. »
Et la voix des ruisseaux hantait la solitude,
Mais mon âme sentait, sans trop d'inquiétude,
Fuir les heures et l'eau vers un but incertain.

Qu'avons-nous fait de nous ? L'eau coule, l'heure tinte,
Nos cœurs l'un près de l'autre ont vieilli peu à peu ;
Jamais je n'ai risqué, par orgueil ou par crainte,
Un baiser, un silence, un regard, un aveu.
Je pense qu'il est tard, qu'il est bien tard sans doute
Pour espérer un jour suivre la même route
— Et je te dis encore un éternel adieu.

Mais puisqu'enfin j'ai su détourner mon visage
De l'avenir caché dans l'implacable nuit,
Je te veux pour compagne en ce pèlerinage
Qu'au pays du passé j'accomplis aujourd'hui.
Je viens vers ta maison comme vers mon enfance.
Je viens ; et tes grands chiens, dans l'ombre et le silence,
Ont reconnu mes pas et n'ont pas fait de bruit.

Demi-nue, et la joue à ton bras appuyée,
Sur ton lit virginal tu dors en ce moment ;
Ta chevelure noire à longs flots déployée
Roule sur ton épaule et sur ton sein charmant ;
Tu dors, et je crois voir, sous la lampe indécise,
Pâle comme tes draps et comme ta chemise,
Ton doux corps dont jamais je ne serai l'amant.

Non, je n'ai pas frémi... Pourtant, hier encore,
Si j'avais dit ces mots, si j'avais pu penser
Que, dormant près de toi du soir jusqu'à l'aurore,
Un autre aurait ta chair, ton parfum, ton baiser
Ah ! j'aurais mieux aimé cent fois, à cette porte,
Sous des voiles de deuil tendu pour une morte
Devant ta mère en pleurs voir ton cercueil passer !

Mais ce soir, ô ma triste et vaine fiancée,
Près de ce banc de pierre aux contours de cercueil,
Je souris, sans tristesse et presque sans pensée,
Comme un veuf qui devient enfin veuf de son deuil ;
Je n'éprouve, en songeant à ta grâce lointaine,
Ni ce reste d'amour qu'on appelle la haine
Ni ces fureurs sans nom dont on fait de l'orgueil.

IX

Le parc sommeille et songe. On dirait que les roses,
Que leur chaste parfum à cette heure exalté,
Que les massifs, les prés, les jets d'eau, toutes choses,
Ne sont qu'un rêve errant dans l'esprit de l'été.
Dansant au son du grêle orchestre d'une source
Les brumes lentement répandent dans leur course
Un mystère indulgent sur la réalité.

Mes yeux suivent les jeux d'une insensible brise ;
Des frissons rôdent sur le bois élyséen ;
Au songe, cette nuit semble s'être promise,
Cette nuit, pour que, moi, je ne sache plus bien
Si la terrestre vie est ma patrie unique ?
Rien ne me semble vrai qui ne soit chimérique :
Hier n'est plus qu'un songe et demain n'est plus rien.

De même que la nuit, mûrissant chaque étoile,
Change l'azur stérile en verger aux fruits d'or,
Le rêve, du réel que sa pénombre voile
Fait doucement surgir un fastueux décor.
Aux lieux où ma pensée errante me ramène,
Seuls, les fûts noirs des pins qui bornent le domaine
Contre un ciel sans couleur se profilent encor.

O toi qui fus jadis mon désir et ma joie,
Pour me venir rejoindre en un moment pareil,
Tu n'auras pas besoin d'une échelle de soie
Furtivement nouée à ton balcon vermeil.
Que ta forme sensible, en ton lit, demi-nue,
Comme sur un vaisseau fortuné, continue
A traverser en paix l'océan du Sommeil !

C'est ton souvenir seul que je veux voir paraître,
Miraculeux, illustre, éblouissant et tel
Que surgit, brusquement divin aux mains du prêtre,
Le pain immaculé consacré sur l'autel.
Atteins ta pure idée et ta forme suprême...
(Ah ! tu ne fus jamais si belle qu'en moi-même,
Éphémère plaisir de mon regard mortel !)

Profite de cette heure où la penchante lune
Heurtant obliquement tes carreaux radieux
Établit dans l'espace un chemin de fortune
Entre sa place au ciel, ton balcon et mes yeux ;
Suis cette voie ; arrive, à la fois blanche et brune,
Brune comme la nuit, blanche comme la lune...
Sois le portrait de toi que je chéris le mieux.

X

Te voici ! Tes cheveux flottent sur tes épaules ;
Ton visage, des ans à mes regards caché,
Éclaire l'ombre et fait miroiter sous les saules
L'invisible fontaine où tu te tiens penché ;
C'est que ta chair ressemble à l'albâtre d'un vase
Où l'Amour, à la fin d'une secrète extase,
Eût fait choir, en fuyant, la lampe de Psyché ;

Le Dieu nous a quittés et les flammes sont mortes
Du merveilleux bûcher qu'il fit, en ton honneur,
Quand la vie, en riant, m'ouvrait grandes ses portes,
Rayonner comme un phare aux cimes de mon cœur ;
Mais, pour t'illuminer des pieds jusqu'à la tête,
Il faut que, même encore, l'âme que je te prête
Sous la cendre du temps ait gardé son ardeur.

Ah ! le rêve à présent triomphe... Ta venue
De la fête ineffable a donné le signal ;
Devant moi se découvre une terre inconnue
Où rien n'est demeuré de ton jardin natal,
Et, déjà, pour les deux pèlerins que nous sommes,
Vois ce ciel, qui n'est plus le ciel changeant des hommes,
Dans l'espace arrondir sa voûte de cristal.

Vois ce fleuve : à mes pieds roulant ses eaux de moire,
Surgissant du présent que nous avons quitté,
On dirait qu'il va joindre au bout de ma mémoire
Le nocturne pays où coule le Léthé.
Mais, partout, quelle paix superbe emplit l'espace,
Et comme, contemplant ses souvenirs en face,
Chacun de nous est seul dans son immensité !

. . . .

XIII

A présent, nous voguons sur ces eaux que veloute
Ce reflet d'un jour doux comme un soir éternel ;
Rameurs, ô mes rameurs, une Présence écoute
Un vague bruit, pénible à son cœur fraternel
Dans le mien sois bénie, invisible déesse
Qu'atteint jusqu'en ces lieux et qu'émeut et que blesse
L'écho des vieux sanglots, muet sous l'autre ciel.

Les remous que la barque au passage dérange
Dans le sillage obscur miroitent ; mais, là-bas,
Nulle écume d'argent ne frémit à la frange
Des flots qu'effleure, frôle ou berce le vent las ;
Et je vois, me livrant au courant qui m'entraîne,
Le fleuve s'élargir au milieu d'une plaine,
Comme un lac stygien qu'on ne repasse pas.

Rameurs, vous qui frappez le flot morne en cadence,
Laissez tomber vos bras et relevez vos fronts,
Et, de peur d'accrocher le voile du silence,
Ne labourez plus l'onde avec vos avirons ;
Soyez pieux au bruit du cœur de votre maître
Qui voit, dans la pénombre émouvante, apparaître
Le blanc débarcadère où nous aborderons !

O champs, ô bois, séjour d'un immuable automne !
O temple illuminé d'invisibles flambeaux !
Voici donc le pays où veille Perséphone
Sur ceux de mes espoirs qui furent les plus beaux ;
Puisse cette déesse, au moment que j'arrive,
Me dépêcher, portant une palme d'olive,
La colombe, éternelle hôtesse des tombeaux !

Du quai de pierre lisse où notre amarre grince
S'éloigne un noir chemin qu'illustre près du bord,
— Arc triomphal dressé pour le retour du Prince, —
Un porche sous lequel un Ange grave dort.
Au point de l'horizon où cette route plonge
Paraît, lune ou soleil, l'astre inerte du Songe,
Autre portique ouvert sur des abîmes d'or.

De haut cyprès, au bout des jardins en terrasse,
De leurs faîtes aigus festonnent l'horizon ;
Et vous, ô pâles fleurs, ô fleurs pleines de grâce,
Débordant des massifs, étoilant le gazon,
Toutes, vous exhalez vos âmes embaumées
Vers un temple qui luit au delà des ramées,
Blanc comme un tombeau neuf, clos comme une prison.

XIV

Ange du Souvenir, éveillé sous le porche,
Je t'ai vu te hâter pour mieux me faire accueil.
Fidèle serviteur, porte haute la torche
Sur le noir paysage et les marches du seuil,
Mais sois muet ainsi que la Mort, ton hôtesse ;
Drape-toi dans les plis d'un blanc suaire ; laisse
Tes beaux cheveux flotter comme un voile de deuil.

Je suis dans mon domaine et la porte est fermée.
Mais déjà, près du fleuve aux somnolentes eaux,
Quel bruissement vague agite la ramée ?
Quel immense murmure anime les roseaux ?
C'est le peuple des morts qui sont morts en moi-même,
Et je les aperçois, sur un fond de ciel blême,
Passant et repassant comme de grands oiseaux.

Je vous évoquerai, spectres, selon les rites,
Et de myrte infernal triplement couronné,
Comme fit, avant moi, dans les pays des Scythes,
Le Roi subtil, chéri de Pallas-Athéné.
Accourez, plus pressés que les flots sur la grève !
— Ai-je creusé la terre avec l'airain du glaive ?
Le sang noir, dans la fosse, a-t-il bien bouillonné ?

Mon cœur, qui dois garder comme armes toujours prêtes
L'orgueil impitoyable et l'horreur du remords,
Est-ce bien là le fruit de toutes nos conquêtes,
Le but de tant d'ardeur, de jeunesse et d'effort ?
Prince dépossédé de milliers de royaumes
N'ai-je encore que vous pour sujets, ô fantômes
De morts ou de vivants aussi morts que les morts ?

XV

Comme on tend l'eau bénite aux portes d'une église,
Mes amantes, c'est vous, dès l'abord, qui m'offrez,
— O passantes d'un jour que le songe éternise, —
Vos visages connus et vos cœurs ignorés.
Neuf d'entre vous, quittant leurs compagnes confuses,
Viennent avec la grâce et le nombre des Muses
Et comblent cet instant de leurs noms murmurés.

Approchez, approchez sur les pelouses blêmes,
Tendres corps en un chœur douloureux confondus.
Autour de vous les vers de mes plus vieux poëmes
Bruissent comme un vol de rossignols perdus.
Puisse, en passant, ce vol se heurter à ma lyre !
De l'hymne élégiaque où le passé soupire,
Les sons que je médite aujourd'hui vous sont dus.

XVI

Viens, toi qui m'es lointaine et qui fus la première,
Et viens, toi qui, plus tard, renversant sur mon cœur
Ton cœur, vase rempli de fiel et de poussière,
Me fis royalement le don de la douleur,
Et toi qui, savoureuse, humble, rustique, claire,
Réunissais en toi comme pour mieux me plaire,
Le goût d'un fruit sauvage et le nom d'une fleur.

Et toi qui, revenant de Perse et de Judée,
Lorsque c'était l'automne, et que je te connus,
Paraissais en tenir ta bouche trop fardée
Tes yeux trop noirs, l'ardeur qui gonflait tes seins nus,
Et qui, reine à mes yeux de l'un de ces royaumes,
En rapportais, avec de merveilleux aromes,
Quatre anneaux d'or rivés à tes poignets menus.

Des parfums sur le corps et des contes plein l'âme,
Tu me semblais, collant mes lèvres à ta chair,
T'être baignée au moins sept mois dans le cinname,
Attendre Assuérus et te nommer Esther.
Mais ta voix te faisait sœur de Shéhérazade
Et, lorsque tes récits charmaient l'heure maussade,
Des visions d'azur ensoleillaient l'hiver.

C'étaient de beaux décors et de belles histoires,
Des soleils cinglant d'or des vergers et leurs fruits ;
Auprès des palais blancs où des esclaves noires
Hâlaient des seaux vermeils aux margelles des puits ;
Des soirs enguirlandaient leur glycine aux platanes ;
Par tes enchantements, Sultane des sultanes,
Les jours semblaient sortir des mille et une nuits.

Tu m'offrais, en m'ouvrant tes bras ardents et lisses
Les roses de Sidon et celles d'Ispahan ;
Tout mon être, exalté de rêve et de délices,
Était comme un rosier couronné par un paon,
Et, penché sur ton blanc visage presque exsangue,
Je brûlais de crier qu'on goûtait sous ta langue
Plus de miel que n'en donne un rucher dans un an.

Ah ! vraiment, tu devais être fille de l'une
Des deux dames qu'Hafiz, aux jardins de Koshor,
Aperçut, qui volaient des jasmins sous la lune,
Et qui, des rires frais prenant soudain l'essor
Comme de beaux oiseaux à leurs gorges gonflées,
Ressemblaient dans la nuit, bruyantes et voilées,
A ces sachets de soie où tinte un grelot d'or.

Et maintenant, dans un de ces jardins d'Asie
Dont les fleurs si souvent embaumèrent tes doigts,
Tu dors — et l'on dirait à la place choisie —
Sous la tombe carrée, entre deux cyprès droits.
Toi, caresse et parfum, tu dors, cendre et poussière...
Merci, puisque je sais qu'à ton heure dernière
Tu prononças mon nom une dernière fois.

Je te bénis, princesse un peu magicienne,
De qui l'âme, appelée en un autre séjour,
Refléta mon image en elle et la fit sienne ;
En sorte qu'au pays qui fut jadis Assour
Quelque chose de moi, ma jeunesse peut-être,
S'éternise en ta mort où je reste ton maître,
O cœur royal qui n'eus de seigneur que l'amour.

XVII

Venez aussi, vous trois qui semblez, sur sa tombe
Formant un chœur, chantant un thrène à mon appel,
Y consacrer, avec une jeune colombe,
Le miel, les fruits, le lait, le froment et le sel.
Pour honorer la mort de la Reine barbare,
Vous a-t-on fait venir d'Égine ou de Mégare ?
Vos yeux ont-ils miré les cieux de l'Archipel ?

Esclaves, vous a-t-on dans Corinthe achetées ?
Ou, naïades, aux bords sacrés de l'Ilissus,
Dites, avez-vous ri, vainement convoitées,
Des bergers qui vers vous tendaient leurs bras déçus ?
Danseuses, au Banquet qu'immortalise un livre
Avez-vous vu Platon près d'Alcibiade ivre
Et du Maître, pareil aux Silènes pansus ?

Dites, étiez-vous là quand, sous la nuit d'Attique
Celui-ci raconta que son Démon vainqueur
Exigeait à présent qu'il apprît la musique,
— Non celle qui préside aux danses dans un chœur,
Mais celle qui régit l'ample concert du monde
Et qui, du haut du ciel où l'harmonie abonde,
Guide l'astre vers l'astre et le cœur vers le cœur ?

Vous vîntes tour à tour, diverses et pareilles ;
Par vos soins, le plaisir s'ajoutait au destin
Comme font, en leur temps, les grappes à nos treilles,
Comme fait la rosée aux roses, le matin.
En vous, ainsi qu'aux jours antiques de la Grèce
Le plaisir, frère saint de la sainte sagesse,
N'empruntait point un masque à l'Amour incertain.

Car, à l'Amour portant la double et douce offrande
D'une âme épanouie et d'un corps triomphant,
Vous attendiez de lui ce qu'il faut qu'on attende
D'un dieu qui fut esclave et qui reste un enfant :
Ses jeux seuls suffisaient à remplir l'heure brève ;
Et, les jours où chantaient les Sirènes du rêve,
Vous saviez mépriser leur appel décevant.

Avec votre candeur d'aurore sur la rive
D'un ruisseau de lui-même et du ciel enchanté,
Vos frissons de feuillée et vos rires d'eau vive
Vous fûtes le printemps de notre volupté.
O clartés ! ô fraîcheurs ! ô seins doux à nos lèvres !
De ces baisers connus sans larmes et sans fièvres
C'est dans notre âme aussi que le charme est resté.

Ainsi, le voyageur que poursuit la fatigue
Ne se contente pas, au seuil d'un bois profond,
De jouir des bienfaits qu'une source prodigue
En y rafraîchissant ses lèvres et son front ;
Ayant calmé sa soif, ayant rempli son outre,
Sans le savoir, parfois, il désaltère en outre
Son rêve avec l'azur du ciel qui luit au fond.

XVIII

Et viens toi, dont la chair, au ventre et sur la gorge
Brillait d'un éclat blond, duveteux, velouté,
Dont les cheveux mêlaient, roux comme un feu de forge,
La couleur de l'automne aux parfums de l'été,
Toi qui, comme des chiens, menais mes sens en laisse,
Orgueil de mes vingt ans, ô fée un peu faunesse,
Cher miracle d'amour et d'impudicité !

Je bénis cet hiver de soleil et de givre,
Aussi blanc que ton corps et doré comme lui,
Où j'attendais, les yeux égarés sur un livre,
Que l'ombre fût tombée et que ta lampe eût lui.
Alors, l'âme gonflée, éblouie, embrasée,
J'apercevais de loin, derrière ta croisée,
Ta forme, honneur, tiédeur et plaisir de ma nuit.

Roidi de gel, avec sa pelouse chenue,
Ton jardin était comme un vieillard endormi
Qu'eût éveillé, sonnant sur le sol, ma venue ;
Mais ta porte laissait, en s'ouvrant à demi,
Ton parfum échappé, ta tiédeur envolée,
Te devançant, me faire fête dans l'allée.
Pareils à des enfants que choie un grand ami.

Et puis, c'était ta chambre où la lune bleuâtre
Et glaciale, au ras d'un volet émergeant,
Trouvait, dans la clarté chaude et rouge de l'âtre,
A sa lueur errante un accueil indulgent ;
Toi-même, nue et claire et me tendant ta bouche,
Tu semblais, immobile au bord de notre couche,
Sous tes cheveux de flamme un pur flambeau d'argent.

Décembre ! Maintes fois on eût dit que des Anges
Passaient, ensemençant de lunaires cristaux
Les bienheureux jardins du ciel dont les étranges
Fleurs se réfléchissaient en gel sur tes carreaux...
Ah ! ma belle paresse était riche en images
Quand, sur ton lit, après nos amoureuses rages,
Je m'attardais, pensif et nu comme un héros !

Le fleuve, monnayant la lune sur l'écluse,
Osait, alors, parmi le silence total,
Sûr du sommeil des cœurs humains féconds en ruse
Ajouter un bruit d'or à son chant de cristal :
J'ai connu des plaisirs formidables d'avare
Tandis qu'entre mes doigts ta chevelure rare
Avait, dans ce bruit d'or, des reflets de métal.

Le suprême baiser que te donnait ma bouche,
Quand le sommeil ouatait nos fronts et nos genoux,
S'appuyait à tes dents d'un élan si farouche
Qu'il n'était plus d'amour au monde que par nous.
Puis le songe, au milieu du jardin de féerie
Dont tes mains et ta grâce avait la seigneurie
Construisaient des palais magnifiques et fous.

Ah ! que je chérissais cette amoureuse escale !
Mes yeux clos te voyaient nue au delà de toi.
Une magnificence énorme et musicale
Montait, planait, régnait et m'imposait sa loi;
Et cette loi, c'était la sagesse du monde...
. . . .
. . . .

Joachim Gasquet

Où dormez-vous, printemps du monde ?
Sous l'azur de quels mornes cieux
Menez-vous votre pâle ronde
Dans les éthers silencieux ?

Un soir de songe, l'âme triste,
Au fond de mon désir lassé,
Sous une lune d'améthyste,
Est-ce vous que j'ai vu passer ?

Tournant en chœur, rêveurs génies,
Entre les fûts d'un bois léger,
Vous faisiez sur vos mains unies
Danser l'étoile du berger.

A vos pieds, la fraîcheur errante
D'un fleuve à peine deviné
Consolait la voûte mourante
D'un temple à demi ruiné.

Des cyprès, comme en Italie,
Se fuselaient à l'horizon,
Et toute la mélancolie
Ensevelissait ma raison.

Mais depuis ce songe d'une heure,
Cette ronde d'anciens parfums,
Je sens qu'au fond de moi demeure
Un peu des vieux printemps défunts,

Et je vous mêle, troupe blonde
Des chers printemps derniers venus,
A vous tous, vieux rêves du monde,
Printemps que je n'ai pas connus.

O Ronsard ! du Bellay ! frères, maîtres, poëtes !
La matière toujours de vos immenses fêtes
Est là qui nous attend, inépuisablement.
Un vers, c'est la beauté du monde en mouvement.
Hors du vers, tout languit, tout s'en va, tout s'efface.
Nul, s'il ne l'a courbée au rythme de sa race,
Ne connaîtra vraiment sa vie, et l'univers
N'est rien que flamme au vent et cendre, hors du vers.

Le Chêne

A force de songer dans mon étroit domaine
Chaque chose a pour moi pris une forme humaine,
La maison me regarde avec des yeux rêveurs,
Au-dessus de l'enclos les arbres me font signe
Que le satyre rôde et grappille ma vigne
Et que sous les rosiers rient les faunes voleurs.
Mais moi, pensif, suivant les lointaines lueurs
Qui marchent sur les prés ou courent sur la route,
Négligeant ce que dit ma pénède, j'écoute
Le silence d'azur où le monde se fond,
La rumeur de la terre et tous les bruits que font
Les hommes travaillant dans l'immense campagne.
Et je pars, le matin se lève sur les champs.
Le soleil est un hymne, et dans les larges chants
Que verse sur les bois l'orgue de la montagne

Je vois trembler le ciel comme un voile d'amour.
Derrière le rideau des vents et des nuages,
Quels dieux rêvent couchés sous les baisers du jour ?
Une langueur sacrée enivre les feuillages,
Molle et rose là-bas la plaine s'agrandit,
La respiration des brumeux paysages
Du côté des étangs brusquement resplendit.
L'heure coule, la paix fructifie. O chaumières,
Grands arbres rencontrés sur le bord des chemins,
Source verte, eau glacée où je trempe mes mains,
Je vous aime ; partout, aux routes coutumières,
Hésite le printemps couronné de jasmins.
La plaine court vers lui qui l'étreint, les clairières
Au-dessus des lilas bercent leur frondaison,
Les vieux chênes rêveurs sous la sève des lierres
Murmurent, dans les vents s'élargit ma raison,
Et pour mieux pénétrer l'humanité des choses
Je me couche dans l'herbe à l'ombre des lauroses,
J'accueille l'amitié de ce qui chante et luit.
Derrière moi pourtant, vaste et pure, la nuit
S'avance lentement, et mon cœur la devine
Sous les noyers, là-bas, qui descend la colline.
Les hommes fatigués regagnent les hameaux.
On voit les chariots frôler les bas rameaux
Et les buissons en fleurs sur le bord de la route.

Un fagot à ses pieds, une pauvresse écoute
Les dernières rumeurs de la campagne, un chien
Aboie, et je suis seul, et je n'entends plus rien
Que l'adieu d'un beau jour dans les branches des ormes.
Je suis heureux, j'ai fait pour l'œuvre quotidien
Ma moisson aujourd'hui de rythmes et de formes.
Un poëme nouveau se lève au fond de moi.
La plaine a dans le soir la beauté d'une loi.
Mon cœur vit tout entier dans le blanc paysage,
Et content je reviens vers ma vieille maison
Tandis qu'à chaque pas que je fais, l'horizon
S'obscurcit, comme on voit s'endormir un visage,
Et que la lune monte au-dessus du village.

Et j'arrive. Ma lampe est allumée. Un feu
De ramilles déjà dans le vieux salon brûle.
L'étoile du berger au ciel à peine bleu
Tremble sur mes cyprès au vent du crépuscule,
Le puits, pour m'accueillir, sourit comme un vieillard,
De revenir si tard la maison me pardonne,
Mais, au milieu des prés, un lumineux brouillard
Enveloppe le chêne apporté de Dodone.

O grand chêne, semé par mes lointains aïeux,
Dans tes branches parfois revient l'esprit des dieux.
Les aigles en passant déchirent ton feuillage,
Une noire sueur ruisselle de ton front,
Les abeilles, l'hiver, habitent ton vieux tronc,
Et les troupeaux, l'été, recherchent ton ombrage.
Mais moi, lorsqu'en rentrant, j'ose venir m'asseoir
Dans ton ombre terrible où s'empourpre le soir,
Je crois m'évanouir au milieu d'un orage.
La maison disparaît, tout le ciel devient noir,
Et tout un peuple en moi, cherchant à vivre, à voir,
Je sens mon cœur répondre au souffle de tempête
Qui dans tes feuilles d'or s'engouffre sur ma tête,
Et je n'entends plus rien, mes regards ne voient pas,
Mes mains ne touchent plus les lourds branchages bas,
Des dieux abandonnés je subis la colère.
Puis, tout à coup, l'esprit des vieux temples déserts
Me visite, et muet sous les feuillages verts,
Sourd comme Beethoven, aveugle comme Homère,
Dans mon sang à grands flots je sens couler ma mère,
La terre, la nourrice éternelle des vers,
Et dans mon cœur d'un jour s'abîmer l'univers.

Vous, premiers, avez su, cygnes de la Pléiade,
L'humain et sûr honneur, que nous envient les dieux,
De façonner le monde en vers mélodieux.
Le créer n'était rien, il fallait le comprendre.
Hors du flottant chaos, ces dieux, pour vous entendre,
Se sont faits terre et ciel, vagues, monts ou labours,
Et depuis ils sont là, prêts à naître, toujours
Errants autour du front ou des yeux de quelque homme,
Et pour reprendre vie, attendant qu'il les nomme.

Nicolas Poussin

Poussin, je pense à toi, je revois l'Arcadie,
Je songe aux bleus coteaux d'un pays radieux.
Sous les grands pins épars erre la mélodie
Des antiques matins visités par les dieux.
L'aube vient lentement sur la plaine agrandie,
Et pareille à ton cœur, ô grand peintre pieux,
Des montagnes descend la lumière attendrie,
Et ta jeune raison marche sur la prairie
Avec les pas mêlés des rayons et du vent.
La plaine a la beauté de quelque noble ouvrage,
Et l'on croit feuilleter avec le paysage
Les pages de clarté d'un grand livre vivant.
C'est là, près de ces monts et de cette prairie,
Au bord de l'eau courante et sous ce ciel mouvant,
Que s'est ouverte en toi la fleur de la patrie

Et que, pour éveiller notre pays qui dort,
Sous ces arbres baignés d'austère rêverie
Tu peignis les bergers d'un nouvel âge d'or.
O trop noble idéal, impuissante Arcadie !
Tu n'as pu réveiller la terre refroidie,
Au fond de tes sillons le blé sommeille encor,
Tes fils n'ont pas compris la leçon de lumière,
Et sans souci de toi, leur âme coutumière
Vers leur dernière nuit suit le même chemin...
Je revois l'Arcadie et songe à toi, Poussin.

René Descartes

En philosophe, en gentilhomme,
Servant dans les troupes du Roi,
Par les chemins, fredonnant comme
Les vétérans autour de toi,

Distraitement frôlant la roue
De quelque chariot branlant,
Sans voir le soleil ni la boue,
Sous la pluie où l'air accablant,

A ton cheval lâchant les brides
Tu suivais l'armée en rêvant ;
Les bois luisaient, de belles rides
Creusaient les fleuves sous le vent.

Pour tromper l'ennui de l'étape
Les soldats chantent ; des maisons
La rumeur des métiers s'échappe,
Et du fond des grands horizons

La blanche troupe des nuages
Suit l'armée avec nonchaloir ;
Pour ennoblir les paysages,
Des villes fument dans le soir.

Les flaques trempent les ornières ;
Des femmes lavent sous un pont,
Et le claquement des bannières
Au bruit sourd des battoirs répond.

Le matin, levé dès l'aurore,
Entonnant un refrain gaillard,
Le régiment partait encore ;
Des vieux sacraient dans le brouillard ;

Le long des prés, blancs de rosée,
L'air embaumait les foins coupés ;
Et toi, dans ta lente pensée,
Dans l'ombre des noyers épais,

Tu voyais se former les lignes
De quelque grand matin moral ;
Les grives fuyaient dans les vignes,
Aux ruisseaux buvait ton cheval ;

Et dans ta volonté profonde,
Tant le ciel était pur et clair,
Tu sentais que les lois du monde
Montaient lucides comme l'air.

Concert Classique

Fragment de “la Gloire de Marseille”

Le peuple est là. Wagner, Beethoven le reçoivent.
La forêt symphonique entr'ouvre ses lauriers
Et sous la frondaison perdus, tous, ouvriers,
Poëtes et marchands n'ont plus qu'un cœur, ils boivent
La Souffrance et l'Amour, le Lyrisme et la Paix.
Hercule ressuscite au cœur des portefaix
Et sous le sein neigeux de quelque pâle fille
Une Omphale à genoux pleure et se déshabille.
L'orchestre s'échevèle au fond des bois. La mort
Lumineuse des prés où court le rouge automne
Sous l'horizon cuivré d'un hautbois monotone
S'agenouille. Un clairon, brusque, évoque le port,
Et les durs trafiquants, dans l'éclat métallique,
Voient rouler les wagons et les sables d'Afrique.
Un charpentier voit s'assembler des poutres d'or.

L'idéal quotidien que la musique achève
Les baigne de pitié, de douleur et de rêve.
Tous les songes flottant dans l'air lourd des bureaux,
La pluie et les rayons collés à leurs carreaux,
Le morne désespoir de leur longue semaine
Vaguement devant eux prend une forme humaine.
Ils sentent dans leurs cœurs traversés de sanglots
Leur commune vertu s'unir, de vastes flots
Les emportent, ils prient, la Tendresse les touche,
Et le front dans les mains, se serrant dans la nuit,
Ils ont enfin vaincu la paresse et l'ennui,
La gloire d'un beau jour dans leur rêve se couche.
Ils ont respiré l'âme éparse des vainqueurs
Et se sentant plus forts ils se veulent meilleurs.

Partout, des quatre coins du vaste amphithéâtre,
Ils voient les ailes d'or des Victoires s'abattre.
Les murs croulent. Le monde est en eux. Les héros
Au joug des passions accouplent les taureaux.
Hændel écoute Dieu lui parler dans la brise,
Et Bach et Cœsar Franck qui bâtissent l'église
L'enchâssent, irisé, dans leurs chantants vitraux,
Berlioz et Schumann, sous le soleil des psaumes,
Par delà les étangs où dansent les fantômes,

Voient venir la Concorde à travers les épis.
Sur un quai d'ambre blond déroulant ses tapis
Tout un vague sérail de plaintives sultanes
Débarque en babillant dans l'ombre des platanes,
Saint-Saëns sourit... Quand brusque au cœur noir de Carme
La Mort plaque en passant les accords de l'hymen,
Et Siegfried, roide et pur, pleuré par les ténèbres,
Redescend au néant des fanfares funèbres.

Et sur les fronts tendus de ce peuple entassé
Le pâle enthousiasme arrête sa rafale,
Le grand souffle orageux des cimes a passé.
Tout s'éteint.

La rumeur fervente et colossale
Une dernière fois bat les murs de la salle.
Ils pleurent... Ils se sont dans l'ombre pris la main.
Ils se jurent de suivre ensemble le chemin
Qui mène au seul Amour, au Bonheur, à la Vie.
Ils ont mis leur manteau, pris leur bâton. Ils vont...

Les soucis quotidiens, la misère et l'envie
Peuvent passer ce soir le seuil de leur maison,

Ensemble ils ont rompu le pain d'or du génie,
Ils ont communié dans la même beauté,
Et leur noble amitié, fille de l'harmonie,
Mêle leurs cœurs naissants au cœur de la cité.

L'Ombre

A son étau l'homme cisaille,
Et derrière, pareille à lui,
Gigantesque, sur la muraille
Où l'âme de la forge luit,

Son ombre active se promène
En suivant le travail qu'il fait,
Et dans cette ombre à forme humaine
Comme un dieu s'ébauche imparfait.

Elle va, vient, elle se penche,
L'apprenti lui sourit des yeux ;
Le rustre a retroussé sa manche,
L'ombre étend un bras glorieux.

Partout dans la ville qui fume,
Heureux comme lui de peiner,
Devant le four, devant l'enclume,
Un Prométhée est enchaîné.

Le cordonnier dans son échoppe,
Le verrier devant son vitrail,
Toute aiguille, toute varlope
S'apparentent à son travail.

Et chantant leur rude romance,
Sans se connaître, sans se voir,
Tous ne font plus qu'une âme immense,
De ville en ville, dans le soir,

Tandis qu'au cœur de ce murmure,
Dans la grande ombre qui le suit
Le forgeron voit la figure
Du peuple qui forge avec lui.

O mon corps, ô mes yeux, ma bouche,
Pourquoi vivons-nous ?
Pour respirer l'adieu d'un beau jour qui se couche,
Pour te voir aux genoux d'une vierge farouche
Chercher à mêler tes genoux ;
Pour tremper dans les eaux d'une source glacée
Une branche de laurier noir,
En croyant voir passer au fond de ta pensée
Virgile caressé par les ombres du soir ;
Pour dompter un cheval sauvage,
Pour passer un fleuve à la nage...
O mon cœur, pourquoi vivons-nous ?
Pour être un des moments de la chose féconde,
Une des minutes du monde,
De la terre éternelle un des furtifs époux.
Pourquoi vivre, ô ma chair profonde,
Pourquoi vivre et pourquoi jouir,
Si ce n'est, ô ma mort, pour mieux t'épanouir !

Diane de Poitiers

Dans ton grand lit de pourpre aux colonnes tordues
Tu dors, l'esprit peuplé d'images défendues,
Vierge ardente, qu'attend, un amour triomphant.
Les paysages bleus de tes tapisseries
Où mollement Léda du cygne se défend,
Le soir, en t'endormant, bercent tes rêveries.
Et ce matin, voici que ton sommeil d'enfant,
Dans un songe emportant ton âme émerveillée,
T'évoque aux bras d'un dieu par l'amour éveillée,
Dans un bois de l'Olympe, au pied d'un rocher d'or...

Une dernière étoile au levant luit encor.
Le matin d'un beau jour erre sous la feuillée.
Il a plu, mais partout, dans la forêt mouillée,
Les daims fuient ; dans le vent traîne la voix du cor,

Sur la route, au galop, la cavalcade passe.
Et malgré les valets, aboyant à la chasse
Les chiens en bondissant s'échappent du chenil.
Candide volupté d'un frais matin d'avril,
Longs murmures, éveils des bassins et des branches !
Tu rêves, le corps nu sur un lit de pervenches,
Sous un chêne, appuyée à de tièdes coussins,
O Diane, la mousse est pleine de rosée,
Sur les lys entr'ouverts l'abeille s'est posée,
Dans le gazon en fleurs bourdonnent les essaims.
Derrière toi, ses yeux caressant tes beaux seins,
Un grand cerf songe, un chien lèche la peau rosée
De tes jambes ; et toi, longue et fine, rêvant
Au bal de l'autre nuit, tu sens dans ta pensée
Se lever, comme l'aube au bord du bois mouvant,
Le visage du roi caressé par le vent...

Et c'est ainsi qu'un jour dans le marbre, ô Diane,
Goujon te couchera comme sur un grand lit,
Immortelle, voluptueuse, diaphane,
Jouissant à jamais de ton rêve accompli.

Le Matin qui viendra

« Le matin qui viendra nous le créerons ensemble »,
Tu l'as dit dans un vers miraculeux d'amour,
Mais nous, ce grand matin dont tout l'horizon tremble,
Maître, c'est à ta voix l'âge d'or de retour,
C'est l'amitié des forts par quoi tout se cimente,
C'est dans la France heureuse un peuple libre, un roi ;
Autour d'elle, sortant plus sûr de la tourmente,
Un monde, ô Poësie, équilibré par toi.
La Victoire n'est rien, si la paix ne prolonge
Les bienfaits de la guerre au cœur des citoyens.
Sans le chant fondateur la Gloire n'est que songe,
De l'ordre qui s'accroît les grands vers sont gardiens.
Ce matin qui viendra nous le créons ensemble,
Les Muses ont bâti les murs de la cité,
L'amitié nous unit, et dans l'aube il nous semble
Voir naître autour de nous l'Empire illimité.

Chant doré

Au fond du songe obscur où plongent les racines,
Au bord d'un bois de pins que j'entendais prier,
Dans le souffle attiédi qui descend des collines,
J'ai nourri de mon être un antique laurier.

Mon cœur, dont l'eau du ciel rafraîchissait la sève,
Coulait sous mon écorce en un éclat vermeil,
Et chaque nuit, afin que ma splendeur s'achève,
Adoucissait du lait des astres mon sommeil.

Des nuages de fleurs mourant dans l'air limpide
Exhalaient des beaux soirs l'amour silencieux,
Et je tremblais, ému comme la terre humide,
Avec elle voulant me fondre dans les cieux.

Quand l'été descendait sur tout ce qu'il affame
Le monde en mes bourgeons voyait son sang s'ouvrir,
Je sentais les parfums hésitants de mon âme
Découvrant la douceur de vivre et de mourir.

Je me suis endormi sous la neige et les mousses,
Mes feuilles ont roulé dans l'herbe des torrents,
Dans mon ombre ont pleuré les colombes, et douces
Les Muses ont flotté, j'ai revu le printemps.

Mais des vents lumineux ont secoué ma face,
Une éclatante averse a mouillé mes frissons,
Et déchirant l'écorce où verdoyait ma race
Mon cœur dans l'air épars s'est vêtu de rayons.

∴

Les fuyantes splendeurs et les vierges des cimes
M'ont pris, terrestre fils des astres souverains,
J'ai respiré l'éther parmi les dieux sublimes,
Etant un rameau d'or dans leurs limpides mains.

Sur la mer où naissaient des roses de lumière
Passait, encens pour nous, la senteur des épis
Que les chars emportaient, luisant dans la poussière,
Vers les murs, blancs gardiens des grands champs assoupis.

Les temples s'éveillaient au jour doré des fêtes,
Le peuple dans l'azur buvait ma vérité,
Et les chants étoilés des antiques poëtes
Montaient, flamme de vie, au front de la cité.

Mais j'aimais, froid sylvain qu'adorent les fontaines,
Briller dans les lauriers qui m'enlaçaient jadis
En regardant jaillir du tronc blessé des chênes
Les nymphes de Platon qui me jetaient des lys.

Et les astres d'amour venant sur la mer noire
Dans un soir qu'étreignaient les pourpres du couchant,
Comme deux enfants nus sanglotaient vers ma gloire
Je me suis incarné dans leur sein triomphant.

Ma mère m'a conçu devant la mer sonore,
Elle mourut d'extase en me tendant au jour,
J'ai bu la vie au sein maternel de l'aurore,
Je suis pâle à jamais de connaître l'amour.

∴

La terre fut dès lors mon auguste nourrice,
Elle a du sang des dieux illuminé ma chair.
Que d'un suave éclat ma face resplendisse !
La Justice entrevue a la douceur de l'air.

De la beauté des eaux et des métamorphoses
Mes yeux se sont nourris dans la Caverne d'or,
Quand la large forêt des êtres et des choses
D'une boule d'odeurs inondait le soir fort.

Dans le souffle de Pan endormi sous les branches,
Dans le ciel blanchissant lorsque je m'éveillais
Des amitiés riaient près des cascades blanches,
Et sur mon front pleuvaient les jasmins effeuillés.

Pressant entre ses bras de fuyantes poitrines,
Foulant les prés mouillés dont il ouvrait les fleurs,
Le Matin rougissant descendait des collines
Buvant, près des oiseaux, dans les sources en pleurs.

Mais des gouffres d'azur traversés de rafales
Sourdait le vaste flux, l'ordre vermeil du jour,
Dans la nue éclataient des faces triomphales,
Les mont noirs s'embrasaient comme un bûcher d'amour.

Des appels prolongés roulaient de cime en cime,
Et mêlant ma douleur aux sanglots du printemps
Avec lui je pleurais l'éternelle victime,
Le doux matin couché sous les rocs palpitants.

Et dans le crépuscule, oublié comme un marbre,
Ranimé par l'éveil des instincts gémissants,
Devant la mer souvent, caressé par un arbre,
Je me suis souvenu d'anciens jours renaissants.

L'épouvante qu'allume une forêt en flamme
Du ciel incendié tombait, et j'ai connu
L'horreur d'obscures morts que se rappelle l'âme,
Qui laissent sur le sable un corps tragique et nu.

Longtemps mon corps sacré, respecté par les bêtes,
Reposa dans les blancs vêtements du sommeil,
Mais la foudre et la mer livrèrent aux tempêtes
Un cadavre où roulaient les larmes du soleil.

Les sangliers, les loups, de cette chair divine
Apaisèrent la faim de leurs fils anxieux,
Les chiens ont déchiré cette auguste poitrine,
Les aigles l'ont jetée aux quatre vents des cieux.

Mais toujours, plus puissant, plus beau, fils d'une aurore,
A travers les forêts, issu des animaux,
Je prolongeais ma race et je chantais encore,
Volonté du limon, ivresse des rameaux.

Un soir, en contemplant le jeu divin des ombres
Sur la face des lacs où le soleil descend,
Sans le savoir, j'ai bu, vainqueur des charmes sombres,
Au cœur unique où bat la source de mon sang.

⁂

O douceur de l'Amour, depuis tu me tourmentes !
Je vois gonfler ma vie aux sources des torrents.
Les pins, les flancs ouverts, tombent dans les tourmentes,
Et moi, les mêmes mains m'enlacent dans les vents.

Comme un monde céleste où s'enflamment les plaines
Et dont le pur éclat attire les oiseaux
Au bord de l'horizon luisent les mers lointaines,
Et mon sang brûle en moi comme l'air sur les eaux.

Les ronces ont meurtri de suaves brûlures
Mes bras nus épuisés de tarir leur beauté,
O Nature, Impalpable aux fécondes morsures,
Entre mes bras d'enfant vient de mourir l'été.

Des rocs, des fleurs, des eaux ruisselle en moi la sève,
Mes cheveux sont trempés de l'encens des forêts,
La palpitation des germes me soulève,
L'universel Chasseur me crible de ses traits.

Quand je chante, arrêtant les astres qui se couchent,
Je mêle la splendeur des astres aux douleurs
Des mères dont les flancs prophétiques accouchent
D'une aurore pareille à la race des fleurs.

L'abîme épanoui, dans la clarté respire...
J'appelle sur la mer le mystère qui dort,
Les vents pour l'éveiller pleurent, la mer soupire,
Et sur les îles flotte une couronne d'or.

⁂

Mais dans le blanc printemps dont le ciel tremble à l'aube,
Eveillant l'orient qui dormait sous ses yeux,
Sur la vague apparut Celle qui dans sa robe
Porte la volupté des bergers et des dieux.

Elle arrondit ses bras où fuyaient des nuages,
Elle marcha, le jour était sa nudité,
Les flots l'ont répandue à travers les rivages,
Les monts se sont émus vers sa virginité.

Dans ma sève ont jailli les forces souterraines,
Et parmi les sanglots de la terre, mon cœur
A vu les Immortels et les Sœurs souveraines
Autour d'elle entraîner les substances en chœur.

J'ai vu l'Air et le Feu. Dieux purs, j'ai vu l'Aurore.
J'ai roulé dans vos bras, Formes, à vos genoux.
L'Amour éblouissant, l'Amour qui me dévore
M'a répandu, semblable à l'eau tremblante, en vous.

O Pères, avec moi que ma race renaisse !
Secouez dans mon sang vos mystiques flambeaux,
Jetez à pleines mains, à travers ma jeunesse,
Le blé d'amour qui fend la pierre des tombeaux.

J'ai chanté. Toute vie est chant et délivrance.
Toute hymne est joie. Esprits d'allégresse et d'amour,
Descendez et chantez sur les chemins de France,
Mon siècle vient d'ouvrir les portes d'or du Jour.

Xavier de Magallon

« Homme, descends sur ta terrasse,
Vois : le jour qui s'évanouit
Ote ses bagues, et les passe
Aux doigts scintillants de la nuit.

La tendre lune vient de naître :
Le soleil, cher à ta raison,
Dorant les yeux de ta fenêtre,
Leur dit adieu sur l'horizon.

Sur le sable, chienne câline,
Avec un bruit timide et doux,
La mer, au bas de la colline,
Vient se coucher à tes genoux.... »

Un astre à gauche, l'autre à droite,
L'homme vient, beau comme l'été ;
Il parcourt sa terrasse étroite,
Il s'assied dans sa majesté.

La lune danse sur sa joue ;
Le soleil lui baise les pieds ;
Lui les regarde, rêve, et joue
Avec ces objets familiers.

Aux beaux jours d'autrefois, ta jeunesse et l'aurore
Ensemble s'envolaient vers le soleil vivant,
Et le soleil et toi, dans l'air frais et sonore,
Etiez deux compagnons ensemble vous levant.

J'ouvre encor ma fenêtre aux heures cristallines,
Le jour ressuscité dépouille son linceul,
Mais, quand il reparaît sur les tristes collines,
Que le matin est noir, maintenant qu'il vient seul !

L'Abeille

Le repas de midi, sous les pins caressants,
De l'été magnifique assemblait les présents.
Le vin rose riait aux roses coquillages.
Du pied de la terrasse un fleuve de feuillages
Portait le rêve ami de ma calme raison
Aux collines d'azur qui touchent l'horizon,
Et puis le ramenait vers le vin délectable,
Vers les fruits attendris qui brillaient sur la table
Et les propos dorés où les cœurs se berçaient.
Et parmi les lueurs les abeilles dansaient
Dans un fracas guerrier, dans une gloire d'ailes.
Du revers de la main je frappai l'une d'elles
Qui, de son paradis de figue et de raisin,
Alla rouler parmi les ramilles de pin.
Mais à peine à mes pieds tombait-elle mourante

Qu'une flèche de feu, rapide, fulgurante,
Un frère, un compagnon, un époux, un amant
Sur elle s'abattit, lancé du firmament.
Le bel être fougueux, sur la frêle victime,
D'un murmure éperdu, d'une caresse ultime
Tentait de la ravir et de la ranimer.
Je les voyais trembler, je les voyais aimer,
Je les voyais mourir... C'est ainsi, me disais-je,
Sous les feux du soleil ou les feux de la neige,
Dans les palais de pourpre et dans les antres sourds
La vie incessamment déchire les amours.
Dans les gouttes du temps les multitudes meurent,
Laissant à d'autres multitudes qui les pleurent
Une nuit sans regard sur le plus bel été,
Un éternel soupir dans le cœur dévasté.
Tout ce qui s'est noué promptement se délie.
Sous quel fardeau d'adieux chaque soir se replie !
De quels déchirements, beaux instants parfumés,
De quelles passions êtes-vous donc tramés !
Qu'est-ce dans l'univers que cette abeille mince ?
Mais le poëte, mais le savant, mais le prince,
Mais l'homme, l'homme, aux yeux du ciel indifférent,
Heureux ou malheureux, le croyez-vous plus grand?
Ses rêves, ses soucis, ses amours, son extase
Valent exactement l'insecte qu'il écrase,

Et c'est de la naissance et de l'écrasement
Que se nourrit sans fin la fuite du moment.
Univers, tu n'es rien qu'un vain jet d'étincelles,
Te mirant tout entier dans chacune d'entre elles.
Je sais bien que tu nais, je sais bien que tu meurs
Sans cesse dans les feux, les ombres, les rumeurs,
Dans l'orgueil angoissé des mères adorées
Et le bourdonnement des abeilles dorées.
Sans répit, océans et constellations,
Poëmes et cités, bêtes et nations,
Flamme et cire à la fois des torches et des cierges,
Tu vis, aimé, maudit des héros et des vierges,
Tu roules tout entier de tes soleils lointains
Jusqu'à l'insecte ardent : il se meurt, tu t'éteins !

C'est ainsi. Tout brûlait, la terre pâmait d'aise,
Tout fondait de plaisir dans la belle fournaise.
Sur les fruits, les cristaux, s'acharnaient les frelons.
Le jour en s'incurvant aux hanches des vallons
S'arrondissait ainsi qu'une riche corbeille...
Mais je rêvais toujours à la mort de l'abeille.

Tribune

Souvent quand la Parole, en cette heure troublée,
D'un souffle véridique agite l'assemblée,
Tant d'esprits ennemis liés par le même air,
Un orage soudain irrite cette mer.
Au vent des acclamations et des huées,
Comme l'on voit d'un ciel envahi de nuées
Le pur soleil s'éteindre au bas de l'horizon,
Tout à coup dans les cœurs chancelle la raison.
Justice, cité, tout naufrage aux brouillards vagues,
L'instinct déchaîné roule en limoneuses vagues,
Une obscure rumeur étouffe les mots clairs,
Les yeux se chargent d'ombre et se brûlent d'éclairs ;
Toutes les passions, mêlant leur trouble haleine,
Trempent les fronts crispés d'une sueur de haine ;
L'envie aux blêmes chairs pour qui tout autre a tort,

L'ironie en fureur dont la bouche se tord,
Le dessein ténébreux et la volonté droite
S'aheurtent : de grands cris trouent l'atmosphère moite ;
La conscience tombe à l'état d'élément,
Et la pensée avorte en délire écumant.
C'est alors qu'un instant en souriant s'arrête
Ta Parole. Et tandis que l'humaine tempête
Assaille la tribune ainsi qu'un haut rocher,
Toi, que sur ses remous on croit voir se pencher,
Déjà tu t'es enfui par la minute ouverte
Vers le silence ému de la nature verte,
Et, loin de l'orbe infime où nous t'invectivions,
Tu te hâtes, tu suis le vol des avions
Dont l'amical regard avec le tien se croise
Et tu cherches, au ras des coteaux nus de l'Oise
Que couvre un pâle ciel, de larmes tout chargé,
Sur un tertre lointain si quelque herbe a bougé.

A l'Ami

Je resterais muet, si tu n'étais poëte,
Si le jour ne dansait dans tes grands miroirs bleus,
Et si mon hymne épars de douleur ou de fête
Ne rencontrait ton âme, écho miraculeux.

Je ne suis envieux de charmer toute bête.
Un monde sous un front voilà ce que je veux :
L'empire de ma gloire est d'une seule tête,
Du haut de tes sourcils au ras de tes cheveux.

Sur tes lèvres, j'ai vu caressé par les Muses
Mon chant, qu'il fût éclos des écumes confuses
De la ville, ou dans le silence du sentier,

Et quand mon verbe monte aux rostres de victoire,
Sublime amphithéâtre, il a pour auditoire,
Etagé dans ton cœur, un peuple tout entier.

Le Miroir

L'innombrable beauté du monde est dispersée,
Elle fuit aux chemins de l'aurore et du soir.
Mais moi je la possède, inondé de pensée,
Au fond d'un orphique miroir.

L'orbe en est azuré, sans rupture, et j'admire
Aux lueurs de la vie agitant le Léthé
Tout l'être évanescent des hommes, qui s'y mire
Et s'y rassemble reflété.

Quand je vais, solitaire au milieu de la foule,
Lorsque, le ciel en moi, perdu dans ma maison,
Je vois sur le miroir déferler une houle,
N'est pas qu'un même frisson,

Aubépines en mai, vendanges en septembre,
Songe matutinal sur les coteaux levé,
Lampe soudaine illuminant toute la chambre,
Errant poëme inachevé,

Recrée, avec un bruit d'océan qui s'élance,
Avec le souffle doux d'un enfant endormi,
Le monde harmonieux qui germe et se balance
Au cœur lointain de mon ami ?

L'atome tournoyant, père des monts énormes,
Poussant le soc, la proue et les divins charrois,
Pétrit l'esprit de vie en d'impalpables formes,
Le rive à d'inflexibles droits.

La lune aux blonds cheveux entraîne les marées,
Sur les vaisseaux noyés luisent les flots amers,
Le lait coulant du sein des étoiles nacrées
Se mêle à l'écume des mers ;

La claire volonté commande aux forces vagues,
L'être rythmique bat, l'abîme contenu
Précipite son flux, et les immenses vagues
Meurent sur le sable menu.

Le cyclone a tordu la savane embrasée,
L'Afrique s'est dressée en de noirs tourbillons...
Un souffle ! et l'air n'est plus sur l'Europe irisée
Qu'une danse de papillons.

La guerre, déchirant la terre de tranchées,
Livre la douce pulpe aux primitifs limons,
Sur les gerbes de sang, sur les villes fauchées
Passe le rire des canons...

Une goutte du temps ! et, loin des citadelles,
Par les dimanches chauds, par les dimanches frais,
Le peuple épanoui danse et, sous les tonnelles,
Boit le vin loyal de la paix.

O mon ami, toujours en toi les belles heures
Font à grands pas chantants le tour des horizons ;
Toujours en moi, passant par les mêmes demeures,
Viennent et partent les saisons.

Nous croirions qu'accablé par le néant des pôles
Le triste hiver chenu qui marche à reins cassés
Ne peut plus, au penchant de ses maigres épaules,
Porter les siècles entassés,

La vieille terre encor s'élance et vibre toute,
Bondit comme une fille à l'appel du printemps,
Nous la voyons passer sur la céleste route
Avec des rires de vingt ans.

Au geste fraternel de ta main qui se lève,
Cadencé sur l'image et du sang et de l'eau,
Montent, d'un dieu caché, la pensée et la sève
Au tronc de l'homme et du bouleau.

Le travail patient, le dur vaincu qui râle
Maître de l'avenir, d'un effort lent et sûr
Dans le suant brouillard dresse la cathédrale
Et le Parthénon dans l'azur.

Les métiers bourdonnants emplissent les corbeilles,
L'orgue a transfiguré les haleines du ciel,
Les calmes nations, grandes sœurs des abeilles,
Pour leur festin cueillent le miel.

Dieu fait un pas... Je vois tomber l'empire immense
Et, sur l'aire des jours qu'elles vont écraser
En foulant le vieux grain de la neuve semence
Les révolutions danser.

O replis tortueux, noir rideau de l'Histoire !
Afin qu'Homère chante et Dante, et que le chant
Dans les pourpres lauriers viole la victoire
Hésitante au bord du couchant,

De nouveau le Barbare ose brandir sa torche.
Mais, dans la fauve odeur du captif bas et tors,
Se cabre de colère, à la herse du porche,
Le cheval des Imperators,

Et Toi, ta face auguste, un moment courroucée,
Se sculpte dans les feux d'un lyrique matin,
Incrustant la clameur de la horde forcée
A l'arc du triomphe latin.

Tu fais l'homme bâtir et tu le fais combattre
Et, douant de regards la vaste cécité,
Tu racines au sol les colonnes d'albâtre,
Les blanches lois de la cité.

Pan descend la colline en teintes graduées...
Au sein des éléments, dans l'élément des dieux,
Tu changes en esprit la terre et les nuées
A coups de rythmes radieux.

Tel le lointain miroir, le cœur ami palpite.
Puis notre univers penche et dans l'ombre se fond,
Plus rien... Un fleuve obscur, le temps, se précipite,
Le Styx, illimité, sans fond.

Il soupire, il émeut de la plainte meurtrie
D'un astre condamné dont il serait les pleurs
L'air frémissant d'oiseaux, il murmure, il charrie
De pleins bouquets d'îles en fleurs.

C'est la Seine voluptueuse, c'est la moire
Royale qui s'éploie à plis civilisés,
C'est l'unique cité, la seule dont la gloire,
Dont les armes soient des baisers.

C'est, dans la solitude et l'horreur des ravines,
Un abîme de vie au mystère échappé,
C'est montant, descendant des fins aux origines,
Comme un grondant Meschacebé.

Je vois tourbillonner dans la vapeur des rives
Sous l'onde dévidant, ô Parques, vos fuseaux,
Les étoiles au ciel et, comme elles captives,
Les libellules sur les eaux.

Dans l'anse où rit la mort sous les ombres baveuses,
Les pieds nus de l'idylle écartent les roseaux,
On entend se croiser le babil des laveuses
Et les cris aigus des oiseaux.

Dans la nuit des forêts, dans le bûcher des fêtes,
Sous les flambeaux de pourpre, au fond des antres sourds,
S'enlacent sans se voir les âmes et les bêtes,
Sombrent les ruts et les amours.

Dans les gouffres d'azur l'Atlantide chavire,
Plus dense, plus vivace un peuple sort des flots,
J'accours et je respire à l'avant du navire
Ce nouveau monde frais éclos.

Un nordique César a cru courber ta race,
Mais nous la vieille gloire a gonflé nos drapeaux :
Vers sa plaine de fleurs, vers sa haute terrasse,
Ton rêve rentre en son repos.

L'innombrable beauté du monde est de rosée...
La naïade naïve et nonchalante dort,
Et près d'elle s'écroule une trombe irisée,
Le Niagara des strophes d'or.

Cepandant, me croisant, plus d'un passant s'étonne
De mon pas tour à tour pensif ou saccadé,
Mais moi, plein de la voix qui soupire et qui tonne,
Sur cette étendue accoudé,

Entre les bois profonds, entre les champs de seigles,
Je regarde les eaux du grand fleuve couler,
Et dans l'air lumineux j'entends crier les aigles
Et les colombes roucouler.

Naples tragique

Naples danse, la mer sent la cendre et les roses,
Et de son rire en fleur humant l'abîme bleu
Elle fait, le cœur nu, sous ses paupières closes,
Tourner ses haillons d'or à ses hanches de feu.

Combien l'ont cru tenir entre leurs bras pâmée
Avec sa taille souple et ses yeux assassins,
Qui n'ont jamais rien su de son âme fermée
Et des profonds secrets qui lui gonflent les seins !

Laprade, pour toi seule, elle s'est dévêtue,
Dans sa douleur d'azur, dans sa lividité,
A tes pieds, pâle et glauque, elle s'est étendue :
Elle t'a tout livré de sa sombre beauté.

Jeune et vieille, à la fois aurorale et fardée,
Son front vierge barré d'un grand pli soucieux,
A ses balcons fiévreux quand tu l'as accoudée
Elle rêvait sur elle au miroir de tes yeux.

De grands volets tordus sur la façade fauve
Semblent pendre, de crime et de soleil lassés
Et d'entendre gémir, au fond de chaque alcôve,
Les amants par l'amour à la mort enlacés.

Le Vésuve orageux, la Parque attend son heure :
Le Pausilippe tord de brusques lauriers verts ;
Le temps s'approche et rit, le temps s'écoule et pleure,
Sous la vague s'éteint une écume d'éclairs.

Le réverbère mort balancé sur la ville
Guette dans les aveux effacés par le vent
L'heure où va s'accoupler, sous une étoile vile,
La gloire qui se donne à l'amour qui se vend.

Les sanglots, les grelots et le tambour de basque
Scintillent sous le ciel muet et menaçant ;
Naples danse, un cri flambe et l'on voit sous le masque
Le vrai visage, où perle une sueur de sang.

Des fleurs s'endorment dans l'aurore ;
Le soir abreuve les troupeaux ;
Ce qu'à jamais mon cœur ignore
C'est le silence et le repos.

Sur ses rives désespérées,
O toi, mon Amour, ma Vertu,
Eternellement n'entends-tu
Ce bruit immense de marées ?

Quand de ton sang qui se déchire
Tu ne peux plus souffrir la voix
Garde-toi d'aller en délire
Chercher la paix au fond des bois.

Au cri de tes inquiétudes
L'âpre nature ajouterait
Le sanglot de ses solitudes,
La profondeur de la forêt.

Mais dans la mêlée où nous sommes
Viens et sache, plein de trépas,
Te plonger au fleuve des hommes
Où ce qui meurt ne s'entend pas.

Le forum, le chantier, l'usine,
Tout l'effort d'un peuple en rumeur
Etoufferont dans ta poitrine
Ce bruit sinistre de ton cœur.

Prière

en guise de réponse à la Comtesse de Noailles

Mon cœur a déclaré la paix à l'univers.
. . . .
Soleil, penseur ailé du monde,
Qui rompant vos liens bondissez dans l'azur !
Comtesse de Noailles.

Maîtresse au cœur savant de la joie et des larmes,
Au peuple surhumain qui boit les heures d'or
Ne chante pas le poids, mais la beauté des armes,
Non l'utile repos, mais l'éternel essor.

Tu compares la France aux astres... Sois logique !
As-tu vu des soleils, accoudés aux sommets,
S'arrêter un instant dans leur vol énergique ?
Les astres dans le ciel s'endorment-ils jamais ?

Assez d'autres diront : « Vois les jeux ! Viens aux danses ! »
A l'enfant de ce ciel toujours en mouvement.
Toi, choisis ! fortifie en ses mâles cadences
Le vainqueur qui doit vaincre inépuisablement.

Assez, le revêtant et de soie et de plume,
Lui crieront : « Mange et bois ! Que l'azur est léger ! »
Remets plutôt le glaive ébréché sur l'enclume,
Toi qui ne t'en sers pas aide à le reforger.

Sous Verdun flamboyant, sur l'Argonne livide
Le monde est apparu dans sa réalité.
Nous n'irons plus nous perdre en tes jardins, Armide !
Nous avons faim et soif, mais c'est de vérité.

Ne nous entraîne plus à la molle féerie,
Elle croule soudain sous un souffle irrité,
Peins plutôt à ton peuple, en son rude génie,
Le chaos monstrueux que sa force a dompté.

Ce monde fructifie inondé par l'orage,
Le blé lève d'un sol déchiré par le soc ;
Ainsi la douce paix est fille du courage,
L'huile sort de l'olive et l'olivier du roc.

Ah ! ne dis plus, tu peux enfanter des désastres,
Que le soleil s'élance en bonds désordonnés,
Mais montre, laboureurs impeccables, les astres
Aux socs spirituels heureux d'être enchaînés.

Non ! Phébus ne sort pas des pistes bien tracées,
Il va d'un pas réglé, volontaire et viril,
Son élan est l'élan de ses justes pensées.
Des liens qu'il ne sent pas, comment les romprait-il ?

Les lois de l'être sont la substance de l'être,
Ne sens-tu pas leur chant qui coule dans ton sang ?
Les aimer n'est-ce pas chercher à les connaître ?
On n'est libre vraiment qu'en leur obéissant.

Plutôt qu'aux maux ajoute aux bienfaits de la guerre,
Toi qui mépriserais de te voir conquérir
Par des amants tremblant de perdre la lumière
Et qui pour un baiser ne riraient de mourir !

Pour un regard qui luise, une gorge qui rie
Si facile à ce point est l'abandon du jour,
Comment le refuser aux yeux de la patrie,
Et qu'est-ce qu'une vie indigne de l'amour ?

L'églogue qui se baigne aux golfes de Sicile
Veut voir rôder au loin Alexandre et César,
Comme veulent les lits sensuels de la ville
Les pieds nus de Jésus au torrent de Cédar.

La musique ne naît au plus secret de l'âme
Que de l'étouffement de sauvages rumeurs,
La forme de la fleur est celle de la flamme,
Et le mot de l'amour n'est-il pas : Je me meurs !

Imaginerais-tu des jours où les poëmes
Hors des réalités dont nous les nourrissons
N'auraient plus pour sujet et pour objet qu'eux-mêmes,
Où le vers du vers seul connaîtrait les frissons ?

A ton tour dirais-tu, Muse, fuyante haleine,
Qu'un chien vivant vaut mieux que l'âme du lion ?
Et pourrais-tu chanter que la beauté d'Hélène
Ne valait pas la chute en flammes d'Ilion ?

Nous, même par delà le fleuve léthargique,
Nous ne pourrions te voir sur le troyen rempart
Parmi les vieux tremblants, avec ton front tragique,
Lui préférer la paix, au mépris de Ronsard.

Va, la ronde sans fin, les pareilles années
Et le sommeil tranquille à l'égal des troupeaux
Pèseraient promptement aux âmes, entraînées
Aux sillages d'amour que tracent les drapeaux.

Les enfants à venir ne les forme pas autres
Que ceux que de lauriers tes mains ont su combler,
Ne les rêve plus doux ni plus beaux que les nôtres,
A ceux-là c'est assez qu'ils puissent ressembler.

Tu feins qu'un regret vague errait en leur prunelle
A l'heure du trépas accepté... L'oses-tu ?
Ils ont donné leur souffle à la France éternelle,
Ils respirent, ils sont ! Atteste-le, Vertu.

Oublierais-tu, pensée aux blancheurs de carrare,
Mais dont les yeux hier enflammaient le trépas,
Le grand mot, et si vrai ! de l'aède Barbare :
« Il n'est jeux dignes d'homme où la mort ne soit pas » !

Ne fais pas de ton deuil sur d'éclatants décombres
A la lèvre des morts l'amertume passer.
Ils ne sont plus, dis-tu, que fantômes et qu'ombres :
Qu'ils soient lumière et feu se peut aussi penser.

Il est vrai, sans la foi la science s'arrête
A la paupière close : au delà tout est noir.
Mais la négation est, elle aussi, muette,
Et tu vois seulement que l'on ne peut rien voir.

Si tes yeux ici-bas goûtent tant de merveilles,
Quand tes membres charmants se seront déliés
Qui sait ce qu'étreindront, en d'éternelles veilles,
A travers l'infini tes sens multipliés ?

Que l'amour inquiet que l'on sait que tu portes
Au visage moiré des terrestres saisons,
De cet immense éveil ne t'aveugle les portes :
Il est d'autres soleils sur d'autres horizons.

Ils les voient, ceux en qui la vérité s'incarne,
Ceux en qui le génie invisible a vaincu :
Ceux qui tombèrent à Verdun et sur la Marne
Sont tombés sur ces seuils, pleins d'ans ! Ils ont vécu.

Toi, ne va pas reprendre, ô Latine trompée,
Le songe meurtrier des vieux crieurs Hébreux,
Flatteurs de la charrue aux dépens de l'épée.
Quand le glaive est rouillé les morts sont plus nombreux.

Crois-tu donc que l'erreur ait déserté la terre,
Que l'esprit hors de l'homme ait chassé l'animal,
Ou qu'un instant de ton extase solitaire
Ait pu, belle prêtresse, exorciser le mal ?

Il est, il est au corps de chaque molécule
Qu'en vain de tes beaux doigts rêveurs tu repétris,
Regarde mieux au fond de ton doux crépuscule,
Tu l'y verras chérir tout ce que tu maudis.

C'est pour le rédimer que la guerre est sacrée !
C'est de leurs chocs brûlants que l'univers sortit,
La paix est adorable et la guerre la crée,
Ce qui ne lutte plus soudain s'anéantit.

Rends son culte à la paix sans blasphémer la guerre,
Ou prépare ton âme à de puissants remords.
C'est pour avoir ainsi déliré que naguère
La terre s'est ouverte, et que les morts sont morts.

O sourcils de Minerve, ô rire d'Aphrodite,
La forge des titans ne cesse de fumer :
Songe aux flancs pullulants de la bête maudite,
Prends garde de pousser l'Olympe à désarmer.

Demain ils reviendraient, ces singes de la force,
Ces singes de l'esprit, que nous avons brisés,
Eux rompraient sans pitié la trop fragile écorce,
Ils l'auraient, cette fois, la gloire et les baisers.

Des fils qui ne voudraient que respirer les roses,
Tu les verrais bientôt, le cœur pâle et tremblant,
Les jeter, non pour eux, dans des apothéoses,
Devant le rire haut du grand Barbare blanc.

Maîtresse de la grâce et de l'horreur farouche,
O toi qui sais montrer ce qu'il te plaît de voir,
N'arrache pas encor le clairon de ta bouche,
Le plaisir est facile, enchante le devoir.

Tu connais le poison des trop tendres corolles,
Le vin vertigineux des coteaux de l'azur...
Dans l'air ensanglanté sème d'autres paroles.
Qu'il est beau le trophée au bras de l'homme sûr !

Continue à charmer, brune fille d'Orphée,
Les fauves profondeurs avec tes chants pieux ;
Mais nous qui n'avons pas, ô sœur, ta voix de fée,
Laisse-nous bander l'arc et durcir les épieux.

Certes nous chanterons, dans le conseil des sèves,
Tous, et même ceux-là dont le sang est tranché,
Et quand nous dormirons c'est dans la paix des glaives
Près des faulx, sans regrets, sur le pré bien fauché.

Est-ce à toi d'ajouter aux débauches publiques ?
Gare-toi des frelons, toi qui portes le miel,
Laisse courir les fous dans les brouillards obliques,
Trace le droit chemin qui conduit au réel.

Peut-être que, séduit par ta plainte éloquente,
Le démiurge heureux des soirs et des matins
Chargera quelque jour le faune et la bacchante
De construire à ton gré d'inattendus destins.

Tu verras s'il te plaît de prendre alors la flûte.
C'est la Lyre aujourd'hui que tu tends aux humains,
Et la Lyre le sait : l'être se nomme lutte !
Pour mieux nous délivrer n'entrave pas nos mains.

D'un monde aux dieux soumis ta grande âme est lassée,
Tout bonheur limité te paraît un affront :
Que deviendrait pourtant cette fière pensée
Si ne la contenaient les parois de ton front ?

Pas d'orbe sans moyeu, pas d'élan de la roue
Sans le clou qui la rive, inflexible, aux essieux ;
Sans la rive le fleuve expire dans la boue,
Et la mathématique est la reine des cieux.

Que deviendrait le sang indompté de nos veines,
Si cédait le rempart de ses subtils réseaux ?
Sans ta rigidité les ailes seraient vaines,
Loi de la pesanteur qui portes les oiseaux !

Les fresques que les vents répandent sur la face
Du lac préhistorique où s'effrite le mont,
Un couchant les admire, une nuit les efface...
Toi, Muse exacte, peins des jours qui dureront.

As-tu vu le pilier insulter l'archivolte ?
Ou le temple gémir du poids de son fronton ?
Si ton rêve l'exige, aime aussi la révolte,
Mais de marbre, et soumise au dieu du Parthénon.

La volonté secrète et ta volonté claire
Ensemble avanceront si tu règles tes pas.
Tel qu'il est, l'univers est heureux de te plaire,
Collabore avec lui ne le repousse pas.

Le désir est brillant et la sagesse est belle,
Près du front tourmenté rayonne un front serein,
Mais, pour prophétiser, la sybille rebelle
Doit se lier d'abord à son trépied d'airain.

Toi, dans cette heure immense et de clarté fleurie,
Aux bassins délivrés quand boivent les chevaux,
Si tu veux que ton âme entraîne une patrie
Qui donne sa cadence à des peuples nouveaux,

Du globe enveloppé de brises incertaines
Dont tes mains ont saisi la fuyante beauté,
Découvre au fond des airs comme au fond des fontaines
Le renaissant effort et la pérennité.

Dis la foi des vaisseaux aux signes des étoiles,
Et des grands vents courant autour du firmament
Pour semer les pollens et pour gonfler les voiles
Le labeur acharné, non le gémissement.

Dis-nous comment, plus près de la source de l'être,
Les êtres innocents se prêtent à mourir ;
La mort est origine : on voit la rose mettre
A s'effeuiller autant de grâce qu'à fleurir.

Dis-nous la loyauté du roc où tu t'appuies,
La régularité des saisons et des jours,
L'alternance sur eux des soleils et des pluies
Et la fidélité du beau fleuve à son cours.

Entre tes doigts heureux pressant la grappe mûre
Fais-en avec le suc découler les leçons ;
Demande aux mers leur sel plutôt que leur murmure ;
Dis-nous la discipline ardente des moissons.

Exalte, apaise, éclaire, ô voix nombreuse et juste,
Courbe tout ce qui vit, colombes et taureaux,
Aux doux jougs de l'amour et de son ordre auguste,
Et, prolongeant au ciel le geste des héros,

Sur l'autel d'or des lois, vers l'infini mystère,
Élève-toi, lucide et fervente oraison,
De soleil en soleil, mais sans quitter la terre,
Jusqu'à l'éther parfait de la pure raison.

Fernand Mazade

Musique

Tout est mouvement dans mon être ;
Tout est musique devant moi :
J'entends la voix de mon émoi ;
J'écoute la chanson du hêtre.

Tout est harmonie en ce lieu ;
Tout est poësie à cette heure :
Tout ce qui rit, tout ce qui pleure,
C'est des stances que dit le dieu.

L'odeur qui du jardin s'élève,
La guirlande de mes amours,
Tout est musique aux alentours,
Tout est mouvement dans mon rêve.

Tout est cadence ce matin ;
Tout est rythme en ce paysage :
L'aube qui baigne mon visage,
L'ombre qui fuit vers le lointain.

Et, là-bas, la courbe énergique
Qui joint les monts au firmament,
C'est encore du mouvement,
C'est encore de la musique.

L'Amitié

Vivre dans sa pensée unie et ponctuelle,
Qui n'eut parmi nous ce désir ?
Et si vaste pourtant que soit l'âme immortelle,
Tout l'homme n'y saurait tenir.

C'est dans son cœur aussi que le rêveur réside.
Il aime, — non pas de ce feu
Qui, joyeux et cruel, redoutable et splendide,
Vient si vite et dure si peu : —

Il aime sans caprice et d'un zèle tranquille
Parce que l'objet qu'il chérit
Est un objet loyal, un esprit immobile,
Fils ou frère de son esprit,

Lorsque la solitude est douce pour le sage
Qu'ont fatigué les flûtes d'or,
La fidèle amitié, l'amitié du jeune âge
Est pour lui plus suave encor :

Discret parfum unique et né de plusieurs roses,
Sentiment pudique et courtois
Et fondé sur l'amour des mêmes belles choses
Et le respect des mêmes lois.

Les Pins

Jadis on nous ornait de bandelettes blanches,
De bleuets en couronne et de patènes d'or.
Vous le voyez, passants : l'autel existe encor
Que vos pères avaient élevé sous nos branches.

Si vous ne croyez plus qu'une divinité,
Qu'un adorable esprit, qu'une pensée auguste
Habite notre tige élégante et robuste,
Vous devez toutefois croire à notre beauté.

Et lorsque vous venez à l'ombre de nos porches,
Vous vous rappellerez peut-être que c'est nous
Qui vous abandonnons le baume le plus doux,
Les larmes de l'encens et la sève des torches.

Et sinon parce que nous abritons des dieux,
Du moins pour les raisons que nous vous avons dites,
Pour notre belle forme et nos autres mérites,
O passants, vous ferez ce qu'ont fait vos aïeux :

De cet heureux autel que la vigne enguirlande
Et qu'ils baignaient de lait et frottaient de parfum,
Vous vous approcherez lentement, un à un ;
Et vous déposerez la rituelle offrande.

Les Figuiers

Nourris de l'air salin et du sable argenté,
Les figuiers d'Eleusis valent qu'on les admire :
Ils ont de l'harmonie et de la majesté.

Le bel ennui des bois ne leur saurait suffire :
Nés au bord du mouvant abîme, ils aiment voir
L'onde que le vent gonfle ou que l'écueil déchire.

L'écorce de leur tronc, lisse comme un miroir,
Se plaît à refléter en frêles lignes d'ombre
Les longs vols d'alcyons que rassemble le soir.

Ces arbres fortunés, aux feuilles d'un vert sombre,
Gardent le souvenir du bruit qu'en se sauvant
Fit la flotte persane aux mâtures sans nombre.

Devant eux, chaque jour, dès le soleil levant,
Salamine du golfe émerge, rose et noire ;
Et leurs fruits, qu'inventa Dionysos enfant,

Ont sous la peau vineuse un parfum de victoire.

Les Grenadiers

Devant vous, grenadiers touffus dont les massifs
Concourent au royal ensemble
D'un bois antique et cher aux Hellènes pensifs,
Mon cœur se gonfle, mon cœur tremble.

Au printemps où, le long de vos rameaux noueux,
Eclosaient des fleurs purpurines,
Les vierges de l'Attique en d'archaïques jeux
S'égratignaient à vos épines.

Maintenant, c'est l'automne, et c'est par-ci par-là
Vos feuilles mêmes qui rougissent,
Arbres au pied desquels naguère ruissela
Le sang cruel des sacrifices.

Et lorsque vos fruits mûrs dansent aux feux du soir
Parmi les bruits des vents paniques,
Le passant, l'étranger croit entendre et croit voir
Des éclats de rires tragiques.

Mais ces fruits dans mille ans se transmettront encor,
Grenadiers élus, la couronne
Dont Déméter les a marqués d'un ongle d'or
En les vouant à Perséphone.

Et symbole de la déesse dont le char
Sillonne l'infernal rivage,
La grenade entr'ouverte au fertile hasard
Est aussi l'émouvante image

Du désir ingénu, du désir exalté,
Du désir qui soupire et gronde
Et, plus impérieux que notre volonté,
Perpétue et charme le monde.

Epitaphe

« A Marcellus qui fut un magnifique artiste
Et le mari le plus équitable et rangé,
Ce sépulcre d'un style ancien fut érigé
Par Maria Tolla, la veuve sage et triste.

Mais les urnes, la coupe et l'ampoule à parfum,
Les lampes, les trépieds, les médailles d'argile
Qui donnent de la vie à ce funeste asile,
Naquirent autrefois sous la main du défunt.

C'est également lui qui cisela l'image
Que l'on voit étendue au fronton du tombeau
Et prise sur le corps, demeuré jeune et beau,
De Tolla Maria, la veuve triste et sage. »

Pan

Pan, tel qu'il apparut au coureur Phidippide,
Est grave et puéril, perspicace et stupide.
Il doit aimer le bien. Il doit aimer le mal.
Gracieux et grossier comme un jeune animal,
Il s'éjouit d'un rien, et d'un rien il s'éplore.
Il semble tout savoir, et pourtant il s'ignore.
Il attire. Il amuse, et pourtant il fait peur.

C'était l'heure où des eaux s'élève une vapeur
Que le soleil baissé colore d'améthyste.
Du mont Parthénion descendait un chant triste
D'arbustes frissonnants et de fauves couchés.
On croyait voir frémir la pointe des rochers.
L'air frais sentait le musc, le myrte et le concombre.

Tégée était, au loin, un cercle gris dans l'ombre :
Une lampe éclairait parfois l'angle d'un mur.
Et la lune émergea d'un nuage d'azur.

Haletant, altéré par une longue course,
Phidippide buvait au fil clair d'une source
Quand retentit soudain la voix de l'immortel.
« Dans Athènes, pourquoi n'ai-je pas un autel ?
Les hommes, cependant subtils, de ta patrie
Ignorent-ils que je féconde la prairie,
Que je gonfle la grappe et préside aux troupeaux ?
Je peuple les étangs d'ables et de carpeaux.
Je répands au milieu des fleurs les tourterelles. »
Et ses deux pieds fourchus posés sur les airelles,
Un index enfoncé dans sa barbe au flot noir,
Le dieu ne cessait pas de se faire valoir.
Et Phidippide, en écoutant cette parole
Admirable et burlesque, éloquente et frivole,
Se sentait pénétré d'un singulier émoi.

« Je suis très beau », proclamait Pan. « Regarde-moi.
Le front de Déméter, le front de Zeus sont mornes.
Le mien est magnifique et charmant : j'ai des cornes.

Les grands yeux d'Artémis ne sont que lumineux.
Considère les miens : ils sont troubles. En eux,
Ternissant les reflets du ciel et des fontaines,
Se mêlent les langueurs des grottes incertaines
Et les obscurités du marécage mort.
Ta Pallas Athéna porte une robe d'or.
Arès ne sait marcher qu'à l'appel des trompettes.
Moi, je cours sans musique et nu comme les bêtes.
Nul autre dieu d'Hellade ou d'ailleurs ne me vaut,
Car j'ai le pied d'un bouc et le mufle d'un veau. »
Et Pan, avec fierté, laissa choir de sa lèvre
Un meuglement de bœuf, un bêlement de chèvre.
Malgré lui, Phidippide eut un rire joyeux.

Le dieu l'envisagea durement, à pleins yeux,
Et gronda : « Quelle est donc cette gaîté suspecte?
Me prends-tu pour un sot? Je veux qu'on me respecte.
Tu vas, homme effronté, connaître qui je suis. »
Et saisissant un olivier couvert de fruits,
L'immortel l'arracha de la friche crayeuse,
Puis le fit tournoyer sur sa tête orgueilleuse.
Et quoique Phidippide, à ses pieds étendu,
Lui rendît maintenant un hommage éperdu,
Pan agitait toujours l'arbre dont les fruits pâles
Se dispersaient dans l'ombre et chassaient les cigales.

« Je suis un dieu terrible en même temps que beau.
Comme on renverserait un futile flambeau,
Je puis sur ton échine abattre la montagne.
Aucun cortège vain, le soir, ne m'accompagne.
Mais n'ai-je pas ma flûte? et son chant suffirait
Pour que, vers toi, surgis du fond de la forêt,
Bondissent le lion, la louve et la panthère.
Je puis sous ta sandale entre-bâiller la terre. »
Et Pan frappa le sol qui tout à coup s'ouvrit.

Phidippide hurla d'épouvante. Son cri
Fit rire l'immortel à la sombre barbiche.
Un instant, à travers le taillis et la friche,
On entendit le bruit léger du ruisseau bleu.

Et devant Phidippide émerveillé, le dieu
Replanta l'olivier qui n'avait plus d'olives.
« Reprends racine. Allons! je veux que tu revives :
Pauvre arbre! excuse-moi de t'avoir secoué. »
Et, soufflant dans sa flûte, enfantin, enjoué,
Sur l'herbe humide où s'allumaient les lucioles
Pan se courba soudain et fit des cabrioles.

Aphrodite

I

OFFRANDES

Je t'offre ces fruits avec ce couteau,
Et ne te demande, accorte déesse,
Que de m'entr'ouvrir le cœur d'Alcito.

Reine du baiser et de la caresse,
Reçois cette coupe au noble contour :
Puisse Mégara savoir mon ivresse !

Splendeur de la nuit et charme du jour,
Je pose à tes pieds ces rubans mystiques :
Suggère à Lyda de m'aimer d'amour.

Anadiomène aux yeux magnétiques,
Je mets sur l'autel ce bouquet d'iris
Qui cache un rouleau de drachmes attiques :

Je veux tout à l'heure aller chez Bacchis.

II

ARRHES

Certes, jeune étranger, cours écouter l'oracle.
Ce sera bref. Le dieu ne parle pas longtemps.
Puisse-t-il t'annoncer que nous vivrons cent ans !
J'ai du turbot, et je vais dire qu'on le racle.

Tu verras qu'en amour je fais plus d'un miracle :
Il me plaît que de moi les hommes soient contents.
Tu ne connais personne à Milet ? Je t'attends
Au seuil de la maison que garde un Hermhéracle.

Examine-la bien, de peur de te tromper.
Tu comprends, mon ami, que je serais confuse
D'apprêter vainement le lit et le souper.

L'usage est de donner des arrhes. Par ta muse !
Tu viens d'ouvrir ta bourse en un geste si beau
Que tu ne paîras rien pour que Bacchis t'amuse ;

Mais j'accepte de l'or pour payer le turbot.

III

INVITATION

Les prunelles d'Ennis, la petite Barbare,
Semblent en plein soleil la pointe d'un stylet.
Les yeux de Callisto, d'un azur violet,
Sont aussi fastueux qu'une ode de Pindare.

Les regards de Lyda disent qu'elle est avare,
Et ceux de ta cousine ont la douceur du lait.
Tu ne sais pas les yeux de Bacchis de Milet
Qui psalmodie et danse en pinçant la cithare.

Ces yeux-là sont vert sombre et beaux comme le soir;
Et j'ose supposer que tu viendras les voir :
C'est l'été ; ta maison de la mienne est voisine.

Il ne t'en coûtera, d'ailleurs, que le plaisir :
Je me charge des fleurs, du vin, de la cuisine,
De tout ce qui provoque ou soutient le désir.

Et tu n'oublîras pas d'amener ta cousine.

Etéocle et Polynice

Ils s'égalaient par la stature.
Nés de l'inceste tous les deux,
Ils se ressemblaient par les yeux,
Par les naseaux, par la denture.

Pour que près de leurs seins velus
La haine pût choisir sa place,
Ils ne portaient pas de cuirasse,
Et pas de bouclier non plus.

Sous le ciel sillonné d'orage,
Devant les chiens épouvantés,
L'un sur l'autre ils s'étaient jetés
Dans un pareil élan sauvage.

Et tout d'un coup, frères jumeaux,
Avec une force identique,
Avec une fureur unique,
Ils enfoncèrent leurs couteaux.

Et suivant la même fortune,
Mêlant deux flots d'un même sang,
Ils tombèrent au même instant :
Et leurs deux morts n'en firent qu'une.

Le jeune Chèvre-pied

Je l'aperçus de loin, à l'ombre d'un genièvre.
Ses pieds étant fourchus, ses poils noirs et frisants,
Je supposais d'abord que c'était une chèvre.

Mais je fis quelques pas sur les cailloux luisants
Et vis se préciser sa forme séductrice.
Il avait la longueur d'un homme de quinze ans.

Couché parmi les fleurs au bleuâtre calice,
Il dormait, semblait-il, d'un suave sommeil.
Je pensai qu'il rêvait d'un tout prochain délice.

Son corps paraissait frêle et, par endroits, vermeil,
Car au-dessus de lui les onduleuses branches
Laissaient parfois glisser des gouttes de soleil.

Soigné comme un éphèbe, il avait les mains blanches.
Sa droite avait lâché la flûte de roseaux
Qu'un rayon éclaira sur l'une de ses hanches.

Sa barbiche ignorait l'usage des ciseaux :
Elle était fine et longue ; et ses graciles cornes
Servaient en ce moment de perchoir aux oiseaux.

Je remarquai soudain qu'il avait les yeux mornes,
Que sa bouche saignait, pleine de mouches d'or :
Et je m'enfuis, saisi d'une terreur sans bornes.

Dieux grands ! se pourrait-il qu'un petit dieu fût mort ?

Le Silence

Nous écoutions s'unir parmi l'ombre du bois
L'appel des veneurs et le vôtre,
Dryades à la bouche arrondie ! et ces voix
Ont expiré l'une après l'autre.

L'aboi cruel des chiens de chasse s'est déjà
Perdu le long de la bruyère ;
Et le retour précoce au bercail dissipa
L'aboi des chiens de la bergère.

Des peupliers couverts d'oiseaux je n'entends plus
Gazouiller les hautes quenouilles.
Dans les iris, au seuil des grottes, se sont tus
Les gosiers gonflés des grenouilles.

La marche du ruisseau sous le pin-parasol
A même arrêté ses murmures ;
Et le bruit a cessé que faisait sur le sol
La chute des amandes mûres.

*

A la cime d'un roc où des rayons blessés
Saignent avant de disparaître,
S'est assis un éphèbe aux longs cheveux lissés
Et cernés de feuilles de hêtre.

Est-il nu ? Les pâleurs discrètes de ses bras
Avec le jour mourant s'accordent.
Près de son cœur, ses mains qui ne s'émeuvent pas
Tiennent une lyre sans cordes.

Jeune homme grave et frêle, au souffle si léger,
Aux tendres yeux si pleins d'absence
Que devant lui la brise à peine ose bouger,
Il est l'image du silence.

Le Centaure

A l'heure où le soleil émerge de la nuit,
Callisbo, la guerrière amoureuse du bruit,
La fantasque amazone aux magnifiques charmes,
S'était, sans brodequins, sans tunique et sans armes,
Aventurée au cœur d'un vallon buissonneux
Que surplombe l'Ossa roide et vertigineux.
Là, près d'une fontaine au cratère sonore,
Dans la blancheur des lys, reposait un centaure.
Puissant, étrange et grave, il avait les yeux clos.
Et Callisbo soudain lui sauta sur le dos.

Il tressaillit, dressa la tête vers la nue.
Irrité du contact de cette femme nue,
Oppressé par l'odeur dont elle le souillait,
Il frappa du sabot, puis se cabra, muet.

« Sois donc sage. Galope ! » invita la guerrière.
Mais il fit quatre bonds saccadés en arrière
Et crut qu'il jetterait l'impure sur le sol.
Il se trompait. Tout en riant d'un rire fol,
Elle le talonnait sans perdre l'équilibre.
Et cependant que le soleil tranquille et libre
S'élevait à travers l'espace solennel
Et semblait élargir les limites du ciel,
Le centaure, envahi par la honte et la haine,
Se contemplait avec stupeur dans la fontaine.

Voici que Callisbo lui caressa le cou.
Enflammé de colère, il rua tout à coup ;
Et s'étant ébroué parmi l'eau vierge et fraîche,
Il volta, s'infléchit, partit comme une flèche,
Recula brusquement, s'élança derechef.
Le fracas de son trot subit, fougueux et bref
Dérangeait les circuits de l'hirondelle bleue.
Et le centaure avait des battements de queue
Qui fauchaient aux buissons les feuilles et les fleurs.
Ses flancs étaient couverts d'écume. Sous ses pleurs
Et sous le frisson noir de ses cheveux en boucles,
Ses prunelles avaient l'éclat des escarboucles.
Il tournait par instant la tête, et, sombre et beau,
Terrible et désolé, regardait Callisbo.

Mais, bravant sa furie et dédaignant ses larmes,
L'experte cavalière aux impudiques charmes
Restait sur lui fixée et plaisantait sans fin ;
Et de son bras trop court il essayait en vain
De saisir cette femme espiègle et qui, funeste,
L'avilissait devant la lumière céleste.
Il s'arrêta, parut un moment réfléchir.
D'un accent rude, il dit à Callisbo de fuir.
Et, comme elle riait, puérile et superbe,
Il se coucha sur elle et l'écrasa dans l'herbe.

Longtemps il se roula, farouche, frémissant,
Enivré par la tiède exhalaison du sang,
Affolé de sentir cette chair vaniteuse
Le couvrir d'une boue écarlate et fumeuse.
Puis, rapide, il partit du côté bleu des mers.

Alors de grands oiseaux descendirent des airs.
Et, plus tard, lorsque vint le crépuscule jaune,
Les bergers qui, pensifs, cherchèrent l'amazone
Trouvèrent seulement sa bague et des cheveux.

Ne jouez pas avec les êtres merveilleux.

Exercice

Afin de n'avoir pas de surprise brutale
A l'heure que, portant la baguette fatale,
La nymphe de la tombe approchera de lui,
Il a soin, chaque fois que commence la nuit,
D'arrêter ses pensers sur des objets funèbres.
Il s'applique à sentir les flèches des ténèbres
Plonger jusqu'à son cœur leur vol victorieux.
Distinctement, il croit entendre les adieux
Que lui font, à l'instant de son départ suprême,
Les hommes qu'il estime et les femmes qu'il aime ;
Et puis, il se figure avoir perdu son corps.
Et le voici qui passe, en la barque des morts,
L'onde infernale où flotte une hydre paresseuse.
L'atmosphère est tranquille et tiède, et l'eau berceuse.
Il se tait. Il se penche. Et le sombre nocher
Lui montre sur la rive où la nef va toucher,
Parmi le pur silence et l'ombre délicate,
Le spectre de Laïs et l'âme de Socrate.

Paul Valéry

Fragments de la Jeune Parque

I

... Harmonieuse MOI, différente d'un songe,
Femme flexible et ferme aux silences suivis
D'actes purs!... Front limpide, et par ondes ravis
Si loin que le vent vague et velu les achève,
Longs brins légers qu'au large un vol mêle et soulève,
Dites!... J'étais l'égale et l'épouse du jour,
Seul support souriant que je formais d'amour
A la toute puissante altitude adorée...

Quel éclat sur mes cils aveuglément dorée,
O paupières qu'opprime une nuit de trésor,
Je priais à tâtons dans mes ténèbres d'or!
Poreuse à l'éternel qui me semblait m'enclore,
Je m'offrais dans mon fruit de velours qu'il dévore :

Rien ne me murmurait qu'un désir de mourir
Dans cette blonde pulpe au soleil pût murir :
Mon amère saveur ne m'était point venue.
Je ne sacrifiais que mon épaule nue
A la lumière ; et sur cette gorge de miel
Dont la tendre naissance accomplissait le ciel,
Se venait assoupir la figure du monde.
Puis, dans le dieu brillant, captive vagabonde,
Je m'ébranlais brûlante et foulais le sol plein,
Liant et déliant mes ombres sous le lin.
Heureuse ! à la hauteur de tant de gerbes belles,
Qui laissais à ma robe obéir les ombelles,
Dans les abaissements de leur frêle fierté ;
Et si, contre le fil de cette liberté,
Si la robe s'arrache à la rebelle ronce,
L'arc de mon brusque corps m'accuse et me prononce,
Nu sous le voile enflé de vivantes couleurs
Que dispute ma race aux longs liens de fleurs !

Je regrette à demi cette vaine puissance...

Une avec le désir, je fus l'obéissance
Imminente attachée à ces genoux polis ;
De mouvements si prompts mes vœux étaient remplis
Que je sentais ma cause à peine plus agile !

Vers mes sens lumineux nageait ma blonde argile,
Et dans l'ardente paix des songes naturels,
Tous ces pas infinis me semblaient éternels.

Si ce n'est, ô Splendeur, qu'à mes pieds l'ennemie,
Mon ombre ! la mobile et la souple momie,
De mon absence peinte effleurait sans effort
La terre où je fuyais cette légère mort.
Entre la rose et moi, je la vois qui s'abrite ;
Sur la poudre qui danse, elle glisse et n'irrite
Nul feuillage, mais passe et se brise partout...
Glisse ! Barque funèbre...

Et moi vive, debout,
Dure, et de mon néant secrètement armée,
Mais comme par l'amour une joue enflammée,
Et la narine jointe au vent de l'oranger,
Je ne rends plus au jour qu'un regard étranger...
Oh ! combien peut grandir dans ma nuit curieuse,
De mon cœur séparé la part mystérieuse,
Et de sombres essais s'approfondir mon art !...
Loin des purs environs, je suis captive, et par
L'évanouissement d'aromes abattue,
Je sens sous les rayons frissonner ma statue,

Des caprices de l'or, son marbre parcouru.
Mais je sais ce que voit mon regard disparu :
Mon œil noir est le seuil d'infernales demeures !
Je pense, abandonnant à la brise les heures,
Et l'âme sans retour des arbustes amers,
Je pense, sur le bord doré de l'univers,
A ce goût de périr qui prend la Pythonisse
En qui mugit l'espoir que le monde finisse.
Je renouvelle en moi mes énigmes, mes dieux,
Mes pas interrompus de paroles aux cieux,
Mes pauses, sur le pied portant la rêverie
Qui suit au miroir d'aile un oiseau qui varie,
Cent fois sur le soleil joue avec le néant,
Et brûle, au sombre but de mon marbre béant.

II

...Osera-t-il, le Temps, de mes diverses tombes,
Ressusciter un soir favori des colombes,
Un soir qui traîne au fil d'un lambeau voyageur
De ma facile enfance un reflet de rougeur,
Et trempe à l'émeraude un long rose de honte ?
Souvenir ! ô bûcher, dont le vent d'or m'affronte,
Souffle au masque la pourpre imprégnant le refus
D'être moi-même en flamme une autre que je fus...
Viens, beau sang, viens rougir la pâle circonstance
Qu'ennoblissait l'azur de la sainte distance,
Et l'insensible iris des jours que j'adorai !
Viens consumer sur moi ce don décoloré,
Viens ! que je reconnaisse et que je les haïsse,
Cette ombrageuse enfant, ce silence complice,
Ce trouble transparent qui baigne dans les bois...
Et de mon sein glacé rejaillisse la voix
Que j'ignorais si rauque et d'amour si voilée,
Le col charmant cherchant la chasseresse ailée !...

Mon cœur fut-il si près d'un cœur qui va faiblir ?
Fut-ce bien moi, grands cils, qui crus m'ensevelir
Dans l'arrière douceur riant à vos menaces,
O pampres ! sur ma joue errant en fils tenaces ?
Ou toi... de cils tissue, et de fluides fûts,
Tendre lueur d'un soir brisé de bras confus ?

III

« Que dans le ciel placés, mes yeux tracent mon temple !
Et que sur moi repose un autel sans exemple ! »

Criaient de tout mon corps la pierre et la pâleur...

La Terre ne m'est plus qu'un bandeau de couleur
Qui coule et se refuse au front blanc de vertige...
Tout l'univers chancelle et tremble sur ma tige,
La pensive couronne échappe à mes esprits,
La mort veut respirer cette rose sans prix
Dont la douceur importe à sa fin ténébreuse !...

Que si ma tendre odeur grise ta tête creuse,
O mort, respire enfin cette esclave de roi :
Appelle-moi, délie !... et désespère-moi,
De moi-même, si lasse image condamnée !
Ecoute. N'attends plus... La renaissante année
A tout mon sang prédit de secrets mouvements :
Le gel cède à regret ses derniers diamants ;
Demain, sur un soupir des Bontés constellées,

Le printemps vient briser les fontaines scellées,
L'étonnant printemps rit, viole... On ne sait d'où
Venu?... Mais la candeur ruisselle à mots si doux
Qu'une tendresse prend la terre à ses entrailles...
Les arbres regonflés et recouverts d'écailles
Chargés de tant de bras et de trop d'horizons
Meuvent sur le soleil leurs tonnantes toisons,
Montent dans l'air amer avec toutes les ailes
De feuilles par milliers qu'ils se sentent nouvelles...
N'entends-tu pas frémir ces noms aériens,
O Sourde!... Et dans l'espace accablé de liens,
Vibrant de bois vivace infléchi par la cime,
Pour et contre les dieux, ramer l'arbre unanime,
La flottante forêt de qui les rudes troncs
Portent pieusement à leurs fantasques fronts,
Aux déchirants départs des archipels superbes
Un fleuve tendre, ô mort, et caché sous les herbes?

Quelle résisterait, mortelle, à ces remous?
Quelle mortelle?

Moi, si pure, mes genoux
Pressentent les terreurs de genoux sans défense...
L'air me brise. L'oiseau perce de cris d'enfance
Inouïs... L'ombre même où se serre mon cœur,
Et roses! mon soupir vous soulève, vainqueur

Hélas! des bras si doux qui fermaient la corbeille...
Oh! parmi mes cheveux pèse d'un poids d'abeille,
Plongeant toujours plus ivre au baiser plus aigu,
Le point délicieux de mon jour ambigu...
Lumière!... Ou toi la Mort! Mais le plus prompt me prenne!
Mon cœur bat! Mon cœur bat!... Mon sein brûle et m'entraîne.
Ah! Qu'il s'enfle, se gonfle et se tende, ce dur
Très doux témoin captif de mes réseaux d'azur...
Dur en moi... mais si doux à la bouche infinie!...

Chers fantômes naissants dont la soif m'est unie,
Désirs! Visages clairs!... Et vous, beaux fruits d'amour,
Les dieux m'ont-ils formé ce maternel contour
Et ces bords sinueux, ces plis et ces calices,
Pour que la vie embrasse un autel de délices,
Où mêlant l'âme étrange aux éternels retours,
La semence, le lait, le sang coulent toujours?
Non! l'horreur m'illumine, exécrable harmonie!
Chaque baiser présage une neuve agonie...
Je vois, je vois flotter, fuyant l'honneur des chairs
Des mânes impuissants les millions amers...
Non, souffles! Non, regards, tendresses, mes convives,
Peuple altéré de moi suppliant que tu vives,
Non, vous ne tiendrez pas de moi la vie... Allez,
Spectres! Soupirs la nuit vainement exhalés,

Allez joindre des morts ces impalpables nombres !
Je n'accorderai pas la lumière à des ombres,
Je garde loin de vous l'esprit sinistre et clair...
Non ! Vous ne tiendrez pas de mes lèvres l'éclair !
Et puis... mon cœur aussi vous refuse sa foudre...
J'ai pitié de nous tous, ô tourbillons de poudre !
Grands dieux ! Je perds en vous mes pas déconcertés...

IV

Salut ! Divinités par la rose et le sel,
Et les premiers jouets de la jeune lumière,
Iles !... Ruches bientôt, quand la flamme première
Fers que votre roche, îles que je prédis,
Ressente en rougissant de puissants paradis ;
Cimes qu'un feu féconde à peine intimidées,
Bois qui bourdonnerez de bêtes et d'idées,
D'hymnes d'hommes comblés des dons du juste éther,
Iles !... dans la rumeur des ceintures de mer,
Mères vierges toujours, même portant ces marques,
Vous m'êtes à genoux de merveilleuses Parques :
Rien n'égale dans l'air les fleurs que vous placez,
Mais, dans la profondeur, que vos pieds sont glacés !

V

O n'aurait-il fallu, folle, que j'accomplisse
Ma merveilleuse fin de choisir pour supplice
Ce lucide dédain des nuances du sort ?
Trouveras-tu jamais plus transparente mort,
Ni de pente plus pure où je rampe à ma perte
Que sur ce long regard de victime entr'ouverte,
Pâle, qui se résigne et saigne sans regret ?
Que lui fait tout le sang qui n'est plus son secret ?
Dans quelle blanche paix cette pourpre la laisse,
A l'extrême de l'être, et belle de faiblesse !
Elle calme le temps qui la vient abolir,
Le moment souverain ne la peut plus pâlir,
Tant sa chair vide baise une sombre fontaine !
Elle se fait toujours plus seule et plus lointaine...
Et moi, d'un tel destin, le cœur toujours plus près,
Mon cortège en esprit se berçait de cyprès !...
Vers un aromatique avenir de fumée,
Je me sentais conduite, offerte et consumée,
Toute, toute promise aux nuages heureux !

Même, je m'apparus cet arbre vaporeux
De qui la majesté légèrement perdue
Verse, source visible à la toute étendue,
Et gagne le géant de la ténuité.
Je chancelle... Je touche, encens, à l'unité,
Et les corps radieux tremblent dans mon essence...

Le Cantique des Colonnes

A L.-P. Fargue.

Douces colonnes aux
Chapeaux garnis de jour
Ornés de vrais oiseaux
Qui marchent sur le tour.

Douces colonnes, ô
L'orchestre de fuseaux !
Chacune immole son
Silence à l'unisson...

— Que portez-vous si haut,
Egales radieuses ?
Au désir sans défaut
Nos grâces studieuses !

Nous chantons à la fois
Que nous portons les cieux !
O seule et sage voix
Qui chantes pour les yeux !

Vois quels hymnes candides !
Quelle sonorité
Nos éléments limpides
Tirent de la clarté !

Si froides et dorées
Nous fûmes de nos lits
Par le ciseau tirées
Pour devenir ces lys !

De nos lits de cristal
Nous fûmes éveillées,
Des ongles de métal
Nous ont appareillées.

Pour affronter la lune,
La lune et le soleil,
On nous polit chacune
Comme ongle de l'orteil.

Servantes sans genoux,
Sourires sans figures,
La belle devant nous
Se sent les jambes pures.

Pieusement pareilles,
Le nez sous le bandeau,
Et nos riches oreilles
Sourdes au blanc fardeau,

Un temple sur les yeux
Noirs pour l'éternité,
Nous allons sans les dieux
A la divinité !

Nos antiques jeunesses,
Chair mate et belles ombres,
Sont fières des finesses
Qui naissent par les nombres !

Filles des nombres d'or,
Fortes des lois du ciel,
Sur nous tombe et s'endort
Un dieu couleur de miel.

Il dort content, le jour,
Que chaque jour offrons
Sur la table d'amour
Etale sur nos fronts.

Incorruptibles sœurs,
Mi-brûlantes, mi-fraîches,
Nous prîmes pour danseurs
Brises et feuilles sèches,

Et les siècles par dix,
Et les peuples passés,
C'est un profond jadis,
Jadis jamais assez !

Sous nos mêmes amours
Plus lourdes que le monde
Nous traversons les jours
Comme une pierre l'onde !

Nous marchons dans le temps,
Et nos corps éclatants
Ont des pas ineffables
Qui marquent dans les fables...

Fragment du Narcisse

Cur aliquid vidi ?
Ov.

...Vous attendiez peut-être un visage sans pleurs,
Vous calmes, vous toujours de feuilles et de fleurs,
Et de l'incorruptible altitudes hantées,
O Nymphes!... Mais docile aux pentes enchantées
Qui me firent vers vous d'invincibles chemins,
Souffrez ce beau reflet des désordres humains.
Heureux vos corps fondus, eaux planes et profondes!
Je suis seul... Si les dieux, les échos et les ondes,
Et si tant de soupirs permettent qu'on le soit !
Seul !... Mais encore celui qui s'approche de soi
Quand il s'approche aux bords que bénit ce feuillage.

Des cimes, l'air déjà cesse le pur pillage,
La voix des sources change et me parle du soir ;
Un grand calme m'écoute, où j'écoute l'espoir.

J'entends l'herbe des nuits croître dans l'ombre sainte,
Et la lune perfide élève son miroir
Jusque dans les secrets de la fontaine éteinte.

Et moi ! de tout mon corps dans ces roseaux jeté,
Je languis, ô Saphir, par ma triste beauté !
Je ne sais plus aimer que l'eau magicienne
Où j'oubliai le rire et la rose ancienne.
Que je déplore ton éclat fatal et pur,
Si mollement de moi fontaine environnée,
Où puisèrent mes yeux dans un mortel azur
Les yeux mêmes et noirs de leur âme étonnée !

Quelle perte en soi-même offre un si calme lieu !
L'âme jusqu'à périr s'y penche pour un dieu
Qu'elle demande à l'onde, onde déserte et digne
Sur son lustre, du lisse avènement d'un cygne...
A cette onde jamais ne burent les troupeaux !
D'autres ici perdus trouveraient le repos,
Et dans la sombre terre un clair tombeau qui s'ouvre ;
Mais ce n'est pas le calme, hélas ! que j'y découvre,
Quand l'opaque délice où dort cette clarté
Cède à mon corps l'horreur du feuillage écarté,
Et que repoussant l'ombre et l'épaisseur panique,
Je vois ! Je tombe ! et viens de ce corps tyrannique,

Appartenir sans force aux éternels attraits!
Là, nue entre les bras qui naissent des forêts,
Une tendre lueur d'heure ambiguë existe ;
Là, d'un reste du jour se forme un fiancé,
Pur sur la place pâle où m'attire l'eau triste,
Délicieux démon, désirable et glacé !
Voici dans l'eau ma chair de lune et de rosée,
O forme obéissante à mes vœux opposée !
Voici mes bras d'argent dont les gestes sont purs !
Mes lentes mains dans l'or adorable se lassent
D'appeler ce captif que les feuilles enlacent,
Et je crie aux échos les noms des dieux obscurs !...

Mais que sa bouche est belle en ce muet blasphème !

O semblable !... Et pourtant plus parfait que moi-même,
Ephémère immortel, si clair devant mes yeux,
Pâles membres de perle et ces cheveux soyeux,
Faut-il qu'à peine aimés, l'ombre les obscurcisse,
Et que la nuit déjà nous divise, ô Narcisse,
Et glisse entre nous deux le fer qui coupe un fruit !

Qu'as-tu ?
Ma plainte même est funeste ?..

Le bruit
Du souffle que j'enseigne à tes lèvres, mon double,
Sur la limpide lame a fait courir un trouble !...
Tu trembles !... Mais ces mots que j'expire à genoux
Ne sont pourtant qu'une âme hésitante entre nous,
Entre ce front si pur et ma lourde mémoire...
Je suis si près de toi que je pourrais te boire,
O visage !... Ma soif est un esclave nu...

Jusqu'à ce temps charmant je m'étais inconnu,
Et je ne savais pas me chérir et me joindre !...
Mais te voir, cher esclave, obéir à la moindre
Des ombres dans mon cœur se fuyant à regret,
Voir sur mon front l'orage et les feux d'un secret,
Voir, ô merveille, voir ! ma bouche nuancée
Trahir... peindre sur l'onde une fleur de pensée,
Et quels événements étinceler dans l'œil !
J'y trouve un tel trésor d'impuissance et d'orgueil !
Que nulle vierge enfant échappée au satyre,
Nulle ! aux fuites habile, aux chutes sans émoi,
Nulle des nymphes, nulle amie, ne m'attire
Comme tu fais sur l'onde, inépuisable Moi !...

TABLE

TABLE

La Comtesse de Noailles

30

Pierre Camo

Charles Derennes

Joachim Gasquet

Xavier de Magallon

Fernand Mazade

Paul Valéry

IMPRIMERIES
EMERY Frères et NOUGARÈDE Réunies
COMPIÈGNE

LIBRAIRIE DE FRANCE
F. SANT'ANDREA ET L. MARCEROU
99, Boulevard Raspail (6e)

JOACHIM GASQUET

Le Bûcher Secret

POÈMES

Un volume sur papier vergé fort .. .. 10 fr.

A PARAITRE

XAVIER DE MAGALLON

O TERRE !

POÈMES

FERNAND MAZADE

LES DIEUX

POÈMES

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ La Pléiade
1184
P36

